



GAËLLE RAUCHE

LETTRE À MA FILLE

*Sous le voile,
se cache l'histoire
d'une vie
qui ne s'est pas
écrite.*

*L'histoire
de ma famille.*

*Où on n'accueille pas
les filles.*

On les dévore.

*Ma grand-mère,
chronophage.*

*La chair déchiquetée
dans ses babines
en sang, décapite
ses enfants.*

*Elle
arrache les têtes
des générations passées,
et celles, qui ne passeront pas,
qu'on aura tué dans l'œuf.*

Dans ma famille,

*on tue les enfants
à naître,
à n'être rien,
que le miroir
de ses pêchés,
que l'on cueille,
comme un fruit gâté.*

Tombé.

Trop près

de l'arbre.

Et qui meurt.

De cette moisissure

qui nous fait

pourrir de l'intérieur

du pacte que l'on a pas

signé avec ses ovaires.

Au tropique du cancer,

les sorcières dansent

autour des tombes,

pour ressusciter

les ancêtres,

prêtresses,

*qui décideront
si l'enfant doit,
vivre mort
ou mourir vivant.
On ne naît pas.
Ni homme.
Ni femme.
On naît fantôme.
Condamné à habiter
un corps, qui n'est
pas nôtre, et à errer
entre deux tombes.
Coincé, entre le monde
et ses bas-fonds,
qui se traîne
salement jusqu'au
cimetière.
Où on
ne visite pas les morts.
Où on
habite.
Dans ma famille.*

On subit.

Jusqu'au jour

de l'incantation,

un jour de lune pleine

où les miroirs

ne reflètent plus

les âmes tapies

dans l'ombre des têtes

coupées, une femme

s'entête, se lève

et renaît.

I.

L'histoire commence pendant la seconde guerre mondiale. Une jeune femme vit recluse dans un manoir avec ses enfants atteints d'un mal étrange qui les rend photosensibles. L'ambiance devient doucement effrayante avec l'intrusion de servants puis du mari parti au front qui revient dans des réminiscences. Il faut attendre le dénouement pour comprendre que cette jeune femme incarnée au cinéma par Nicole Kidman est morte dans un accès de folie où elle a tué ses enfants, avant de se suicider.

Ma mère était ce genre de fantômes. Elle errait dans un monde qui n'était pas sien et hantait les vivants. Elle m'a maintenue en survie dans l'obscurité d'une maison de poupées où elle faisait de moi une enfant de la lune, puis elle est morte sans n'avoir jamais été en vie. Son esprit a continué à errer le monde plusieurs années durant et un jour de lune pleine, elle est partie.

Elle s'appelait Marie, c'était ta grand-mère et elle était belle. Ses cheveux étaient noirs comme le charbon, ses yeux étaient marron avec des étincelles de vert, son nez aquilin et sa bouche rouge, comme le sang. Sa peau était dorée comme le pain d'épices qu'elle achetait au marché, même quand il n'y avait pas de soleil. Elle n'était pas très grande, pas très grosse non plus, et comme celle qui chantait désespérément dans la chaumière des sept nains, elle attendait le prince charmant endormie dans son cercueil de verre.

Mais dans une autre version de cette histoire racontée par les femmes de la famille, elle dormait depuis bien plus longtemps, et pas à cause du prince charmant parti avec une autre femme, mais bien à cause d'un quartier de pomme empoisonnée, fourrée dans sa bouche ouverte de force par un homme. Et les femmes de la famille nourrissaient cette croyance qu'elles avaient gardée pour elles dans un silence meurtrier.

Toutes deux, sa mère et sa sœur, pensaient que Marie avait été abusée, et c'était la première fois qu'elles se racontaient la même histoire bien que les personnages en soient différents, car chacune désignait l'époux

de l'autre. Mais Marie n'en jamais rien dit, elle a gardé dans sa chaire le secret que chacune de ces femmes pensaient connaître, sans n'avoir jamais parlé, jamais dit à Marie ce qu'elles croyaient savoir d'elle-même.

Ma mère a été abusée. Mais je ne le sais pas. Et pourtant, j'ai moi aussi nourri cette croyance en la regardant trainer sa mélancolie, sous des pulls trop grands, avec des manches trop grandes pour cacher un corps qui semblait l'embarrasser. Elle n'était pas une femme. Elle était un fantôme, et elle hantait la ville de sa présence discrète qui ne voulait pas se faire remarquer. Avait-elle toujours été un fantôme, ou bien l'était-elle devenue après avoir mangé un fruit empoisonné, je ne sais pas.

Mais elle n'était pas de ces fantômes qui vous effraient quand ils viennent pour se venger et vous pourchasser dans les escaliers d'un manoir. Elle était Emily, la mariée échappée des « Noces Funèbres » de Tim Burton, une jolie jeune femme triste que ses amies aimaient beaucoup. Elle avait quelque chose du sourire de la mariée qui ne se mariera jamais, cachée derrière un voile de mélancolie qui l'empêchait de regarder le monde autrement.

Il y avait toujours beaucoup de monde à la maison, que ce soient les amis du théâtre ou ceux de la librairie ; car ta grand-mère travaillait dans une grande librairie de notre ville moyenne, où elle comptait les livres. Et comme elle n'était pas très forte en comptabilité, elle se perdait souvent et devait reprendre le compte à rebours. Elle passait ses journées à compter. Et moi-même, je passais beaucoup de temps à m'ennuyer dans la librairie où je me faisais discrète pour qu'elle ne perde pas à nouveau le fil de ses pages. Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu peur de déranger. Je me suis toujours faite soit toute petite, soit trop grande, trop bruyante, pour ne pas être oubliée.

Et je restais assise au milieu des livres, je les ouvrais, je sentais leur odeur et j'écoutais le silence des pages qui se tournaient entre le pouce et l'index. Je lisais absolument tous ceux qui me passaient entre les mains parfois conseillés par une vendeuse. Je connaissais toutes les vendeuses et les vendeurs qui venaient souvent chez nous pour des soirées où je les écoutais se raconter. Je connaissais aussi toutes les bande-dessinées, des tuniques bleues à Mafalda, en passant par Gaston

Lagaf. J'avais même un sweet jaune et blanc à l'effigie de l'une, et un pull en laine violet et vert à l'image de l'autre. J'avais lu les bibliothèques de toutes les couleurs et je collectionnais les contes du monde que ma mère me lisait le soir quand j'étais malade. J'étais souvent malade, des angines ou des maux de ventre dont personne, aucun médecin n'avait jamais trouvé la cause. Je restais couchée des heures entières sans arriver à me lever pendant que maman nounou, une femme aimante qui passait ses journées dans les livres, me donnait à manger à la petite cuillère et enlevait les pépins de mes grains de raisin. Quand ma mère venait me chercher, elle me ramenait un vinyle d'Anne Sylvestre ou de Philippe Chatel. Ce cadeau en plastique noir me faisait comprendre que j'étais malade et je commençais alors à me demander si c'était grave. J'ai toujours compris la gravité des choses dans le regard des autres, n'arrivant pas moi-même à appréhender cette gravité. C'est peut-être pour cela, que je me suis mise à observer le monde, cachée dans un coin de la librairie ; pour savoir s'il était vivable.

Le reste du temps, je me perdais dans des textes peu adaptés à mes âges : des histoires d'enfants maltraités, handicapés, indésirables et mal aimés, que j'essayais de comprendre et de rassurer au gré des pages, en nourrissant une rage face à ce que je percevais du rejet pour leur différence. « Quand j'avais 5 ans je m'ai tué ». J'avais 9 ans et j'avais déjà lu plusieurs fois tous les livres du psychologue américain Howard Buten. Ceux-là se trouvaient entre la salle à manger et le salon, dans des bibliothèques en bois où je pouvais les regarder, les écouter et les choisir en fonction de leurs titres ou de leurs couvertures, sans que ma mère ne prête attention à mes choix.

Ou peut-être était-elle fière de ma précocité littéraire... 9 ans c'est l'âge où j'ai commencé à écrire des poèmes que je glissais sous la porte des toilettes, qu'elle faisait lire à ses amies qui me trouvaient trop jeune pour ma prose... 9 ans, c'est l'âge où ma mère a commencé à m'inscrire à des concours de poésie, sans me le dire.

Au collège, je dévorais les romans policiers comme ceux d'Agatha Christie, de Mary Higgins Clark et les livres autobiographiques de jeunes filles bien souvent malheureuses. « Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée,... ». Puis les romans d'amour impossible en raison

d'une lutte des classes : « Le rouge et le noir », « Manon Lescault », « Jane Eyre », « Les hauts de Hurlevent », « Une vie »... Toute une vie de livres qui m'ont nourrie, bouleversée, soignée parfois.

Au lycée, j'étais un peu plus rassasiée et je découvrais le réalisme de Zola, mais aussi Ionesco, Beckett, et bien entendu Camus dont le genre me passionnait. « L'étranger ». Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. Une gifle. De celle qui te laisse hagard, sans que tu ne comprennes vraiment ce qu'elle est venue ébranler en toi en frappant ta joue et en faisant raisonner ta tête d'un coup sec contre le mur. Je trouvais qu'il y avait du génie dans l'absurde que je retrouvais dans les chansons de Thiéfaine, je dirai même de la poésie. L'absurdité de ce monde littéraire faisait miroir au chaos de ma vie d'enfant, puis d'adolescente et me permettait de le transformer en inventant des histoires de petites cuillères qui traversaient la route, en inventant des histoires tout simplement.

J'étais enfant unique et je voulais absolument des talkie-walkie que j'ai finalement reçu à Noël mais je n'avais personne avec qui converser, à part les ondes fantomatiques.

Voilà ce qu'était la triste absurdité de ma vie.

Les histoires me permettaient de faire semblant, de jouer avec des personnages inventés, imaginés, sortis tout droit des livres ou des dessins animés. Et de me raconter une autre histoire que la mienne. Car tu sais ma fille, ta grand-mère n'était pas un méchant fantôme pour les autres. Mais elle avait quand même, une chaîne attachée à la cheville. Et cette chaîne l'empêchait souvent de faire surface, de sortir la tête de l'eau, et surtout de sourire. Autour d'elle, tout était sombre. Elle aurait bien aimé que je puisse regarder la lumière, mais elle pensait que j'étais une enfant de la lune. Alors, elle me gardait avec elle pour éclairer son monde, la maison de poupées qu'elle avait imaginée pour nous ; si elle m'avait laissé partir, elle aurait manqué de lumière pour vivre.

Je suis née pour éclairer le sourire de ma mère. Et comme tu l'auras peut-être compris, je n'y suis pas souvent parvenue.

II.

Elle me racontait qu'elle pleurait avec moi quand j'étais nourrisson, car elle n'arrivait pas à m'apaiser. De mes souvenirs pas encore nés à mes réminiscences, je l'ai souvent vu pleurer. Pour rien. Parce que sa voiture avait un pneu crevé. Parce que l'homme au pull-over rouge avait été guillotiné sous la plume de Gilles Perrault. Parce qu'elle avait vu un hélicoptère dans le ciel et pensait que j'étais morte. Il suffisait d'un rien pour qu'elle se mette à pleurer. Elle avait un stock de larmes inépuisables. Et la plupart du temps, je pensais que c'était de ma faute à moi, si ma mère oubliait de sourire. Elle avait même rayé le mot de son vocabulaire. Je parle d'un sourire vrai, et profond. Car son sourire à elle, avait un voile de gêne. Et son regard était triste, toujours. C'était comme si, elle s'excusait d'être au monde.

Il y avait ce que je savais, ce que je ressentais, ce que j'imaginai, ce que je m'attribuais de cette mélancolie en fonction des âges de ma vie : son mari l'avait trompé, puis quitté, son père était décédé, sa mère était une femme égoïste qui avait bien peu de considérations pour elle.

Elle s'appelait Marie, elle aussi. C'était ton arrière-grand-mère et je vous présenterai un peu plus tard. Alors sois patiente.

Et dans tout ce qu'on ne me disait pas, il y avait cet accident de voiture que j'ai appris trop tard.

III.

Ta grand-mère rentrait de la librairie. Elle roulait dans sa vieille Ford Fiesta grena sur la grande avenue qui mène au cours Fauriel et elle s'est engagée à gauche pour monter la petite rue qui longe le jardin des plantes. Elle venait me chercher chez maman nounou. C'était un jour d'hiver où le soleil brillait un peu trop et elle n'a pas vu la mobylette arriver à sa droite. Un homme est mort, la tête dans le pare-brise. À cette époque, ma mère a disparu pendant plusieurs jours et moi, je suis restée seule avec mon père. J'avais trois ans. Et je ne me souviens pas de cette période de notre vie. Mais quand j'ai eu quinze ans et que j'ai voulu un scooter, elle s'y est fortement opposée. Puis, elle m'a dit du bout des lèvres qu'elle avait ôté une vie, et qu'en échange, on lui en prendrait une. Je ne lui ai pas posé de questions. Et nous n'en avons jamais reparlé.

IV.

Une malédiction pesait sur moi. Ma vie était comptée et je ne le savais pas. Des esprits se battaient pour me prendre, pour m'emmener dans le sommeil profond d'un autre monde, comme celle qui s'est piquée le doigt avec une quenouille et qui s'est endormie pendant cent longues années. J'étais en sursis pour ma mère, qui attendait que la fée Carabosse ne mette ses menaces à exécution, mais je ne le savais pas. Je voyais pourtant rôder l'ombre des corbeaux dans notre maison de poupées, perdue dans une forêt désenchantée au pied des barres d'immeubles d'un quartier dit sensible. J'étais une princesse, menacée par bien des dangers. Princesse Sara, une orpheline qui se trouvait confrontée à un destin tragique qu'elle acceptait avec résignation. Sara faisait le ménage dans une pension pour les jeunes filles riches, dont elle était autrefois. Elles la raillaient, la moquaient, et pourtant, elle leur pardonnait toujours ce manque d'empathie, cette cruauté évidente. Sa poupée en porcelaine était sa seule amie et confidente. Elle s'appelait Émilie. Alors, je mettais un fichu sur mes cheveux blonds cendrés et je balayais ma chambre.

J'étais une princesse, qui ne savait pas qu'elle avait la force et le courage d'être une femme, libre. Loin des projections mortifères, des sortilèges et des certitudes. Les fantômes traînent une mort qui n'est souvent pas leur et hantent les vivants. Ta grand-mère était un fantôme, et elle a invité d'autres fantômes dans ma chambre d'enfant. Ils ne vivaient pas dans un placard ou sous mon lit, ils vivaient avec moi tout le temps. Et ils me rendaient la vie morose. Car ils avaient besoin de ma lumière pour vivre. Je ne pouvais pas leur échapper. J'étais condamnée à rester et les éclairer de mon rire, de mon flot de paroles continu, de mes yeux noirs prêts à tuer quiconque s'approchait, de mon étincelle de vie. Ils se nourrissaient de mon essence pour continuer à habiter le monde, et pour faire croire qu'ils étaient encore en vie. Et ils le croyaient eux-mêmes. Les fantômes sont têtus, ils ne veulent pas croire qu'ils sont morts même quand cela sonne comme une évidence. Ils ne veulent pas retourner tranquillement dans leur tombe où nous les pleurons une ou deux fois par an, ou un peu plus souvent quand on habite en face d'un cimetière.

J'étais une enfant de la lune. Condamnée à éclairer la nuit dans laquelle ma mère s'était enfermée. A-t-elle toujours été un fantôme ou a-t-elle subi une transformation, après-coup. Je te l'ai dit, je ne sais pas. Et nous ne le saurons jamais. Il y a beaucoup de choses que nous ne saurons jamais, Anna Rose, car plus personne n'est au monde pour nous les raconter. Je ne pourrai jamais répondre à des questions médicales, pour savoir le risque que nous avons de développer un cancer du sein, ni les abus que ta grand-mère aurait subi. Il y a des questions auxquelles je ne pourrai jamais répondre. Mais je veux bien essayer de remonter le fil du temps, et de rassembler les pièces du puzzle pour que ton monde soit entier. Je veux bien essayer de combler les vides pour que tu comprennes. Il y a des réponses que je ne pourrai pas te donner si jamais tu me posais les questions, car j'ai moi-même remonté seule, les pans de cette histoire. J'ai dû tomber, mourir pour renaître.

On ne vit pas avec un fantôme impunément, on ne se laisse pas hanter, aspirer son énergie vitale, sans que cela ne laisse des traces.

J'étais une enfant de la lune. Et toi, tu es née du côté où le soleil se lève tous les matins. Je peux essayer de te raconter mon histoire, pour que tu puisses construire la tienne. Je peux te dire comment j'ai réussi à chasser les fantômes, à prendre place sur cette terre sans m'excuser de naître. Et déjà te dire pourquoi tu portes ce prénom, Anna Rose. Tu es née d'une éclipse d'Amour. De la rencontre d'une évidence un soir d'été au printemps. Un soir de ciel étoilé où tout convergeait. Il flottait dans l'air une infinie douceur. Il flottait dans l'air un parfum d'éternité.

Tout était simple

tout était facile

nous étions destinés

à nous aimer.

L'amour existe Anna Rose. Il flottait dans l'air cette évidence. Celle que des femmes et des hommes, sont faits pour se rencontrer. Et pour s'aimer. Celle que des âmes sœur se retrouvent, toujours. Celle qu'il n'y a pas de hasard, que des rendez-vous comme Paul l'avait écrit. Babi était doux. Et ce soir-là, il flottait dans l'air cette évidence. Celle de l'avoir trouvé, sans le chercher.

Il m'a cueillie,

et accueillie

comme un bouquet

de roses rouges

dans une maison vide.

Il m'a aimé Anna Rose, comme personne ne m'avait jamais aimée avant. Il est la partie manquante, l'autre bout de moi que le créateur a volontairement séparé du tout et donné à l'univers. Et ma peau aura toujours le goût du miel, désormais. Et la tienne, celle du lait. Car c'est

cette nuit que tu es née. À l'endroit où nos regards se sont croisés, et perdus l'un dans l'autre à tout jamais. À l'endroit où j'ai compris que rien ne serait plus jamais pareil. Alors, il s'est passé cette chose surprenante qui a rempli les yeux de ma psychanalyste d'une émotion que je n'avais jamais perçue auparavant. Il s'est passé cette chose étrange, presque mystique quand je la raconte : la nuit était tombée sur le rebord du monde où nous avons déclamé des poèmes toute la nuit, ri et dansé nos errances, nos espérances et nos espoirs, sous un large ciel étoilé de nos rêves pour demain. Je me suis endormie, ivre de ce bonheur nouveau et hésitant, mais déjà brûlant de l'infinie certitude que le soleil ne se lèverait plus du même côté.

Quand j'ai ouvert les yeux au petit matin, la fraîcheur avait offert des colliers de perles à l'herbe alentour, et des oiseaux déposaient des couronnes de plumes au-dessus de nos têtes enlacées. C'est alors que ton père s'est mis à chanter, Anna Rose. Et les fantômes. Les fantômes se sont envolés.

VI.

Anna.

Les consonnes et les voyelles sonnent à l'oreille comme un bonbon à la guimauve au chocolat. Une gourmandise qui fond dans la bouche avec une note de caramel et des grains de riz soufflés qui éclatent sur le palais. Parfaite équilibre des lettres. Symétrie des syllabes qui mettent mon cœur à l'endroit et à l'envers. Poésie qui chatouille la langue et suspend le temps à son envol. La tendresse infinie d'une famille aimante ; le prénom de ta grand-mère. La lettre qui nous unit. Et qui s'attache à un parfum d'orient. Il y a dans cette union tes deux parents, deux familles, deux continents qui ne forment qu'un seul monde. Ton monde. Celui que nous voulons pour toi, bleu. Un monde que tu vas bouleverser.

Rose.

Un modèle. Une femme puissante, forte. Qui a eu le courage de ne pas occuper la place à laquelle on l'avait mise. De prendre en poigne son destin et avec le sien, celui d'autres femmes et d'hommes. De mener un combat plus important qu'elle m'aime. Une femme puissante, forte. Qui a eu la force de dire non et d'imposer le respect dans une lutte qui lui semblait juste. Une lutte pour l'égalité des droits de tous, humains. Une femme qui a décidé de ne pas s'excuser d'être. Une femme noire.

Anna Rose.

Tu portes nos histoires personnelles. Nos luttes intimes. Tu portes l'universel. L'Histoire de l'humanité. Et ses combats. Les aînées se sont penchées sur ton berceau. Et t'ont donné ce nom, Anna Rose. Tu portes le monde. Un monde que tu vas bouleverser de ton sourire qui décrochera la lune.

Tu seras une femme, ma fille.

VII.

Tu penses peut-être qu'il suffit de naître fille pour être femme, que cela est une question génétique. Comme tout le monde, ou presque. Désormais, nous ne prenons plus le temps de donner un sens aux choses. L'absurdité devient notre lot, notre quotidien et il faut une certaine énergie pour continuer à se poser les questions, à interroger les réponses, à ne pas considérer le monde comme allant simplement de soi, et ne pas accepter. D'aller toujours plus vite, d'être compétitif, en laissant peu de place à l'incertitude, à l'hésitation, au destin. Un site américain propose de choisir le sexe de son enfant. On applique des formules, on fait des examens, des tests, pour se mettre dans une case ou dans une autre. Comme si nous étions déterminés à être de cette case, ou dans cette autre. En fonction de notre patrimoine génétique, de notre lieu de naissance, de la catégorie socio-professionnelle de nos parents, de notre genre. On tue notre capacité de rêver. À l'enfant qui viendra peut-être, à l'imaginer, à le bercer dans notre tête avant de le tenir dans nos bras. Aussitôt qu'il est en gestation, des échographies de plus en plus sophistiquées montrent l'enfant à naître, en trois dimensions. Tout est prévu. Tout, sauf la vie elle-même.

Tu penses peut-être qu'il suffit de naître fille pour être femme, d'avoir une chambre rose, de jouer à la poupée, à la dînette, de grandir, d'avoir ses règles. Et tu auras sans doute raison. Mais les choses peuvent aussi être différentes de la manière dont elles ont été pensées pour toi. Ou que toi-même, tu les penses à ce moment précis. Tu peux vivre en dehors de la case. Mais tu peux aussi vivre dans toutes les cases. Tu en as non seulement les capacités, mais aussi le devoir. Tu vas grandir. Tes seins commenceront à pointer. Tes poils commenceront à pousser. Et tes hanches commenceront à s'arrondir. Tu commenceras à changer d'humeur d'un instant à l'autre, et les regards des autres changeront sur toi. Le regard des hommes surtout. Après avoir été une fille, tu seras une jeune femme. C'est la suite logique des choses. Mais être une femme, c'est autre chose.

Être une femme, c'est un engagement. Être une femme, c'est un choix. Celui d'envoyer valser les chambres roses, les poupées et de jouer au football si tu en as envie. La question ne se posera peut-être pas dans ta

chambre d'enfant, mais c'est à moi ta mère, de te montrer l'éventail des possibles et de ne pas t'orienter dans ce que la société va projeter sur toi. C'est à moi ta mère, et à toutes les autres femmes de ma génération qui t'apprendront, et te tiendront la main sur le chemin de ta propre vie. Tu choisiras alors ce que tu veux être, ce que tu veux devenir, car tu auras tous les moyens de le réaliser, et la certitude que c'est possible. Ce ne sera pas simple, mais ce sera possible. C'est ce que te dirait Tata Wapondi, la nouvelle déesse. Laisse-moi te parler un peu d'elle.

VIII.

C'est une sœur. Elle m'a accueillie chez elle, au Togo. Avec toute sa famille ; ses sœurs et sa maman. Elles ont pris soin de moi. Et j'aimerais vraiment que tu comprennes tout le sens de ces mots. Que tu les regardes de tous les côtés et sous tous les angles, que tu en perçoives les couleurs, que tu en sentes le parfum. C'est une odeur de lait chaud et de miel, une odeur réconfortante un soir d'hiver. Une odeur de souvenirs qui met le cœur en joie, en l'embaumant d'espoir. Une odeur de jolies choses. Le café chaud qui vient te chatouiller les narines et te tirer de ton sommeil pendant que le vieux poste de radio grésille en donnant les informations du matin. La neige accumulée sur la table de jardin pendant la nuit, que tu découvres en passant la tête par la fenêtre de la cuisine où le pain grille déjà. Le bruit des bottes qui crépite dans le silence blanc. Le nez qui coule, la cagoule qui gratte, et les boules-de-neige qui viennent nous faire rire de cette folie d'être en guerre, pour de faux.

*Accueillir,
ouvrir la porte
à l'inconnu qui passe,
lui offrir une assiette,
ouvrir la porte
à l'intérieur de soi
sans avoir peur
de se rencontrer.*

Tata Wapondi m'a accueillie. Elle m'a nourrie. Et aimée. Tout le monde n'a pas la capacité d'accueillir l'autre, tu sais. Les gens ont peur d'ouvrir la porte de leur cœur. C'est une autre sœur qui me l'a appris, qui jette des vœux au ciel et remercie la vie tous les matins en faisant la danse de la joie. Tes tantes habitent le monde. Partout où tu iras, tu seras accueillie par elles, et par tes sœurs. Tu ne seras jamais seule. Ensemble,

vous inverserez la rotation des planètes, bâtirez les ponts sur lesquels vous pourrez danser et chanter en chœur. Ensemble, vous serez debout. Et fières. Tata Wapondi est une sœur, et c'est avec elle que j'ai compris le sens de ce mot qui couvait en moi. Je l'ai rencontrée au Sénégal, où elle était discrète au milieu du groupe d'artistes, mais quand elle prenait le micro, elle devenait une autre femme. Comme si le feu qui l'habitait sortait de sa bouche entrouverte. Nous sommes restées en contact puis elle m'a invitée chez elle, pour rencontrer des jeunes filles qu'elle accompagnait avec l'écriture. Wapondi est conteuse, comme l'était son père. Et c'est une femme puissante, une femme forte, qui a continué à se tenir debout sur la scène, même quand ses prétendants lui demandaient de la quitter. Elle restait fière et digne, car elle sentait l'importance de ce geste pour elle-même, et pour les autres femmes dont elle est devenue le modèle, en toute discrétion. Partout où nous passions, les gens la connaissaient et la respectaient en tant qu'artiste, en tant que femme qui avait choisi de l'être. Nous avons partagé le foufou avec la main ; avec des jeunes filles qu'elle avait fait venir du Bénin, du Mali et du Burkina Faso pour dire au monde qu'elles occupaient une place qui compte.

Wapondi est une sœur, ma fille. Et je crois que c'est avec elle, que j'ai compris le sens de ce mot, qui n'est pas lié au sang, à la génétique, ni même à l'amitié, mais à la rencontre de soi m'aime. C'est avec elle que j'ai partagé le foufou avec la main qu'elle m'a offert sur le bord d'une route où les femmes pilaient le mil. J'aurais aimé que tu les voies, elles étaient d'une beauté renversante et la danse des pilons qui se croisaient sans jamais se toucher était elle aussi bouleversante de précision. La musique de leur enchevêtrement à la fois dur et sourd, claquait à mon palais en imaginant la pâte qu'elles étaient en train de préparer, avec dans le dos un enfant qui vibrait au mouvement régulier, en toute quiétude.

Je suis fascinée par la beauté des mères togolaises qui marchent sur le bord des routes avec une écharpe attachée au ventre et contre leur peau, un enfant qui dort en souriant. Je suis fascinée par la beauté de ces mères qui laissent courir dans les rues ces enfants qu'elles chérissent ; ils parlent à peine, mais parcourent déjà le monde en toute sérénité sous leur regard bienveillant.

Au Togo, j'étais une yovo-yovo, une blanche qu'ils saluaient en sautant en l'air comme pour aller toucher le ciel et cueillir des quartiers de lune. Et je me souviendrai longtemps de leurs cris quand ils me voyaient à l'arrière du taxi moto où parfois Wapondi et moi étions montées toutes les deux sous la pluie, dans un franc éclat de rire, car ensemble, on construit des souvenirs. J'aurais aimé que tu sentes le calme du soleil qui se couchait sur le toit terrasse, du vent qui venait rafraîchir nos joues pendant que Wapondi fredonnait un air de Sylvie Vartan. Elle m'a accueilli chez elle, avec toute sa discrétion et sa force, sa fragilité et sa puissance. Ensemble, nous avons écrit notre fureur de dire que les femmes de demain seront inscrites au Panthéon de la vie.

Ne crois pas qu'il suffise de naître fille pour être une femme, Anna Rose. C'est un chemin pour accepter d'avoir les poils qui poussent, les seins qui pointent, les hanches qui s'arrondissent, le regard des autres qui change et d'avoir ses règles. D'être considérée comme impure, parfois même dans sa propre maison, d'attirer le malin et de l'entendre tant et tant de fois que bien souvent, on le croit. Se tordre de douleur au ventre, au dos, à la tête. Ne pas avoir les moyens d'acheter des protections hygiéniques. Se débrouiller avec ce qu'on trouve. Des feuilles, des bouts de matelas, des couches pour bébés. Recommencer tous les mois. C'est ce que beaucoup de femmes vivent. C'est ce que j'ai vécu, parfois.

J'ai caché mon corps de femme naissant, j'ai mangé une pomme granny par jour pour perdre du poids, je me suis faite vomir après m'être remplie de la seule pomme granny que je mangeais pour perdre du poids, puis je me suis remplie de choses grasses et sucrées, j'ai vomi ces choses grasses et sucrées, j'ai vomi mon corps qui ne ressemblait pas à celui des autres filles, j'ai vomi ma colère, mon désespoir dans la faïence des toilettes qui ne fermaient pas à clé. J'ai vomi mes camarades de classe qui me trouvaient grosse comme une baleine quand j'osais porter une jupe, j'ai vomi les insultes écrites sur les murs, sur les tables, reçues dans la rue, j'ai vomi les mains qui effleuraient mes fesses sans avoir l'air d'y toucher, les yeux ancrés sur mes seins comme des tentacules, j'ai vomi les claques des autres filles que j'osais regarder, les claques qui sonnaient comme une humiliation quand elles me demandaient de baisser la tête. J'ai vomi ma puberté qui passait pourtant inaperçue.

Mes professeurs s'inquiétaient. Marie ne voyait rien. Marie ne voulait pas voir mon corps sexué qu'elle accusait déjà alors qu'il était encore un corps d'enfant, de ses projections adultes. Ses projections sur le désir féminin, vécu comme un diable velu qui vous tirait les pieds pendant la nuit. Je dormais avec des chaussettes, les pieds dans la couverture pour éviter qu'il ne vienne me prendre et m'entraîner sous mon lit où les enfants tombaient parfois dans une série en noir en blanc. L'ombre d'Alfred régnait en maître sur la quatrième dimension.

Dans le monde de Marie, le désir des femmes était coupable ; sans aller à l'église, sans prier aucun dieu, sans même y croire, elle restait fidèle à son éducation judéo-chrétienne qui lui avait transmis ces trois modèles archétypaux de la femme. La mère, la vierge et la putain. Son prénom la prédestinait sans doute à choisir entre ces modèles, sans imaginer être les trois à la fois, ou aucun de ces trois-là.

À neuf ans, Marie a vu un garçon m'embrasser sur la bouche. Il s'appelait Jocelyn et nous étions amoureux depuis le cours préparatoire, comme on peut être amoureux à l'école primaire ; on s'asseyait à côté, on se donnait la main, il passait parfois son bras autour de mon cou comme faisaient les grands, et cela me faisait sourire. Et quand chaque année, une copine allait le voir pour lui demander de qui il était amoureux, il glissait mon prénom en riant dans le creux de son oreille, et je riais aussi quand elle venait me le répéter. Parfois, on se faisait des bisous, des smacks qui claquaient sur la bouche, sans jamais bouger les lèvres, sans jamais les ouvrir. On était amoureux comme on est amoureux... Quand on est enfant.

Marie m'a dit que sa fille ne serait pas enceinte à douze ans, que sa fille ne serait pas une fille de joie. Quand j'avais douze ans, elle me laissait dormir dans une chambre avec plusieurs adolescents, des filles et des garçons sans jamais se poser la question de ce qu'il pourrait se passer pendant la nuit, quand les adultes dormaient.

Alors quand j'ai eu dix-huit ans et que je suis tombée enceinte, je n'ai fait que confirmer la prophétie qu'elle avait lancée sur moi quelques années auparavant ; j'étais une fille de joie, mais aussi une pauvre fille, une folle.

Je détestais Marie. Je voulais qu'elle me laisse, qu'elle arrête d'envahir mon espace avec son inquiétude fantomatique, son regard qui me hantait, son sourire toujours prêt à pleurer, ses mains tentaculaires qui me poursuivaient pour m'obliger à prendre une cuillerée de miel au petit-déjeuner, jusque dans la rue parfois. Sa présence insistante sur le canapé quand mon petit ami venait me voir et qu'elle s'asseyait entre nous deux car elle ne supportait pas que mon attention se porte au-dehors d'elle.

La violence servait à nous séparer, à la séparer de moi, et de sa présence gluante comme une cuillerée de miel. J'avais l'impression d'être tombée dans le pot, comme un Winnie maladroit qui n'arrivait pas à en sortir, englué dans une masse visqueuse qui ne me laissait pas en paix. Et plus je me débattais, plus elle me collait à la peau. Je demandais à Marie de partir, je lui hurlais de partir et elle restait là, à me regarder dans un coin de la chambre d'hôpital où j'avais fini par me faire hospitaliser à force de vomir des pommes granny. Je suppliais les infirmières de la mettre dehors et quand j'ouvrais les yeux, elle était là. Marie était la sorcière de Blair, dont l'ombre fantomatique s'abat sur les enfants qui ne deviendront jamais adultes dans le film du même nom. On ne voit jamais la sorcière du projet, on la devine, dans une présence oppressante qui met le spectateur en effroi.

Les infirmières ne voyaient peut-être pas Marie, ou pas comme elle était vraiment. Elles voyaient une mère inquiète et triste dans un coin de la pièce, où elle me regardait dormir. Elles lui amenaient à manger, des offrandes qu'elle dévorait. Et pendant que la confiture coulait de la tartine dans le bol de café, ses yeux ne me lâchaient pas. Et elle me forçait, me contraignait à manger des produits pharmaceutiques plein de minéraux pour combler mes carences. Les infirmières ne voyaient peut-être pas Marie. Elles voyaient une mère inquiète et triste, sans savoir que cette tristesse me contaminait, que cette inquiétude me gavait tellement que je la vomissais, et qu'aucune autre nourriture ne pouvait rentrer dans mon corps sexualisé depuis l'enfance par elle, ma mère. Et désormais par les hommes dont le regard changeait, et me renvoyait un corps ; à vomir.

Parfois, quand ton père me serre très fort contre lui et m'empêche de me dégager en souriant de cette tendresse infinie, je ressens un étouffement, l'impression d'être prise au piège et je panique comme si je n'avais pas de porte de sortie, comme s'il allait me contraindre. C'est son fantôme Anna Rose, c'est le fantôme de Marie qui revient me hanter. Alors je ferme les yeux, je me laisse porter par ses bras, car je sais que rien ne pourra jamais m'arriver contre lui. Ton père me protège des fantômes. Il n'a plus à chanter désormais, je sais que sa présence suffit à les éloigner. Je n'ai jamais acquis de plus grande certitude.

J'ai grandi, j'ai continué à maigrir, à grossir, à maigrir, et j'ai continué à vomir les regards fixes qui me déshabillaient, les propositions insistantes dans une allée d'un magasin, la lourde porte qui claquait dans le hall de mon immeuble à Saint-Etienne, les pas qui montaient furtivement les marches derrière moi, les mains qui se posaient sur mon corps sans que j'en donne l'autorisation, les yeux qui riaient de me savoir apeurée, les voitures qui montaient sur le trottoir, les voitures prêtes à me rouler dessus pour me bloquer contre un mur, les insultes, encore et toujours, et les billets qu'on me jetait au visage pour acheter quelques faveurs. J'ai vomi le désir menaçant comme un puits sans fond, car j'étais une fille, dans une famille de poupées russes. Tu sais, les petites poupées en bois qui s'emboîtent les unes dans les autres.

Il faut casser la première poupée, puis la deuxième, et la troisième pour enfin trouver la dernière poupée souvent petite et mal dessinée. Elle n'a pas été soignée comme elle le méritait. Quand je vois des poupées russes, j'imagine la main de l'artiste qui peint minutieusement chaque détail avec amour. Jusqu'à la plus petite poupée, celle qui est cachée et que l'on découvre en dernier. Personne ne m'a suffisamment aimée pour me soigner comme il le fallait. Il y avait celle qui m'aimait trop, à m'étouffer, à me mordre de baisers, à prendre mon énergie vitale, à se nourrir de mes sourires. Et celui qui ne m'aimait pas assez. Celui qui m'avait effacée sur la photo de famille.

Parfois, on est un fantôme même quand on lutte pour ne pas l'être. Personne ne m'a suffisamment aimée pour me soigner Anna Rose, et pour me protéger. Marie m'exposait au danger quand j'étais enfant, ce danger dont on ne parlait pas à l'époque et qui était pourtant bien présent, comme un sortilège de plus qui tournait au-dessus de mes cheveux blonds cendrés, que je voyais, que je savais, et sous lequel elle me laissait jouer. Le danger qu'elle avait sans doute affronté seule quand elle était enfant même si je ne le sais pas, même si je ne le saurai jamais.

Ce danger avait un nom, il était identifié comme ce qu'il était, un pédophile, qu'elle excusait, car il avait lui-même été victime avant de devenir bourreau. Un pédophile dont je ne devais rien craindre, car sa

pédophilie n'avait pour objet que le cercle familial dont je n'étais pas, ou pas vraiment. Cette théorie n'avait de sens que pour Marie, qui avait plein d'autres théories en tête, des plus farfelues aux plus dangereuses. Quand elle avait ses règles, elle buvait un verre d'eau dans lequel elle laissait tremper un clou rouillé. Elle ne faisait pas non plus de mayonnaise, car les œufs auraient tourné.

Une théorie aussi symptomatique qu'une époque où on ne parlait pas de pédophilie. Les intellectuels disaient leur attirance pour les enfants et les adolescents, sans être inquiétés. Les artistes, les penseurs, les écrivains, les futurs ministres, remettaient en cause la loi sur la majorité sexuelle et celle sur le consentement, dans des lettres ouvertes et des pétitions. On excusait les adultes, les pédophiles, les prédateurs et on incriminait les enfants en brandissant le complexe d'Œdipe, produit du fantasme de vouloir épouser son parent du sexe opposé et tuer celui du même sexe. Françoise Dolto apprenait au monde que les enfants étaient des personnes, des sujets à part entière qui avaient des pulsions sexuelles, en démocratisant les théories psychanalytiques. Une époque où j'ai grandi, dans un pays qui ne protégeait pas ses enfants, et encore moins ses filles.

Je suis toujours passée à côté, jamais très loin des abus, du danger qui rôdait, me frôlait, et j'ai mis longtemps à réaliser que Marie m'avait exposée, comme on exposait les enfants en Grèce Antique, à la vie ou la mort. Ils étaient déposés dans un lieu public ; et la plupart du temps recueillis pour être vendus en esclavage. Rarement à des familles aimantes en mal d'enfants, et encore moins quand l'enfant était une fille.

Dans tous les endroits du monde et à toutes les époques, il est plus difficile de naître fille, Anna Rose. Les sociétés sont des poupées russes où on ne prend pas soin de la dernière poupée, tapie dans le ventre infanticide. On exposait les enfants handicapés, difformes, différents, les enfants adultérins, et les filles. Les femmes étaient elles-mêmes chargées d'exposer l'enfant, car l'exposition était en partie associée à la mort, et la mort était une souillure. J'étais passionnée par la mythologie, les contes et légendes, par tous les héros, des bâtards qu'on abandonnait au fleuve et qui connaissaient un destin magique, plus que tragique. Des bâtards comme moi, qu'on exposait à la lune où les loups hurlaient à la vie, mais surtout à la mort, tandis que les sorcières dansaient autour du feu pour ressusciter les ancêtres, prêtresses, qui décideront si l'enfant doit vivre mort ou mourir vivant.

Ta grand-mère n'était pas une femme Anna Rose, c'était un fantôme. Elle rôdait dans ce monde où elle n'était pas à sa place, dans notre maison de poupées au pied des barres d'immeuble où tournait la drogue, les armes et la propagande religieuse. Dans notre maison de poupées sans portes, où elle recevait des toxicomanes, des délinquants, des amies en pleurs qui lui faisaient oublier ses larmes. Dans notre maison de poupées sans portes et sans fenêtres, où elle me demandait de dormir avec elle, pour la consoler.

XIII.

*Le téléphone sonne,
personne ne répond.*

Marie est morte un matin de pluie. Un cancer foudroyant des os et du foie. J'avais dix-huit ans. Deux ans, auparavant, elle avait eu un cancer du sein que les médecins pensaient soigné après une ponction, puis une ablation complète. Ma psychanalyste m'a un jour demandé quel sein, de quel côté se trouvait la tumeur qui au commencement, ne m'inquiétait pas vraiment. Je cherche à retourner l'image du miroir dans ma tête, de la peau brûlée autour d'une cicatrice, d'un trou, d'un vide, d'un sein disparu, arraché, coupé comme l'aurait fait une amazone. Je cherche à le reconstruire dans ma mémoire amnésique, à visualiser la prothèse en plastique qui venait à la place du sein que ma mère avait perdu après l'avoir détesté ; et pas seulement, car il était en train de la tuer. Elle ne m'a pas allaitée, car elle souffrait de crevasses et car elle souffrait. D'être une femme.

La tumeur semblait l'avoir réconciliée avec son sein gauche. Celui qui se trouve du côté du cœur. Elle avait passé sa vie à détester son sein gauche et son sein droit, sa poitrine entière qu'elle trouvait trop lourde, trop imposante, trop embarrassante, trop visible pour les autres, les hommes. Et à la cacher derrière des bras croisés sur des pulls trop grands. Mais après avoir perdu son sein, elle pensait le reconstruire cellule après cellule, comme une naissance de son être au féminin, ce qui semblait la mettre en joie. Puis la maladie est revenue, en la clouant au lit avec des tiges épaisses et lancinantes de douleur. À son chevet, ma chienne veillait en refusant même de sortir dans le jardin pour faire ses besoins. Elle avait ce don de consoler les vivants et de sentir la mort qu'elle essayait de tenir à distance. Elle s'appelait Zoé, c'était un berger des Pyrénées coupé griffon, une bâtarde elle aussi.

Un matin de mars, ton arrière-grand-père est venu frapper à la porte de mon studio d'étudiante pour me conduire à la clinique où Marie venait de rentrer. Dans la voiture, il m'a dit qu'elle allait mourir dans deux ou trois jours selon les médecins. Il m'a pris la main et m'a demandé de ne

pas pleurer. Je n'ai pas parlé pendant la longue heure de route qui nous séparait de la clinique. Je n'ai pas pleuré non plus.

Quand nous sommes arrivés, j'ai ouvert la porte de la chambre où Marie était dans un coma rempli de fleurs artificielles et de délires provoqués par la morphine. J'ai refermé la porte et je me suis échappée dans le couloir. Une infirmière est venue me voir. Elle m'a tendu un mouchoir, m'a donné un verre d'eau. Elle était rousse, elle était jeune et elle était belle. Les médecins se sont trompés : Marie a survécu trois mois pendant lesquels nous avons souvent éclaté de rire, pour ne pas pleurer. Dans son monde sous opium, les soignants étaient agents secrets, lui inventaient des sœurs cachées alors qu'elle n'avait jamais rien compris aux films policiers. Elle demandait à revoir des amis disparus, pensait que mon père était revenu, qu'elle allait sortir pour ouvrir sa propre librairie. Et elle mangeait des mangues. C'était le souvenir qu'elle avait ramené de Guadeloupe où elle était partie rejoindre sa meilleure amie, une autre Marie. Ce voyage était le cadeau d'un anniversaire surprise organisé par ses amies pour ses cinquante ans. C'est le seul voyage qu'elle n'ait jamais fait, la seule fois où elle a osé s'aventurer en dehors de notre maison de poupées. Elle est morte, quelques mois plus tard.

Je peignais ses cheveux qui partaient en poignées et mettais de l'eau de bleuet sur ses yeux douloureux qui tournaient, comme aimantés par les métastases. Ses lèvres se relâchaient et son sourire triste devenait courbe, comme celui de tonton dont elle avait fêté la victoire en 88. Et je lui donnais le haricot pour qu'elle vomisse à son tour. Tout était devenu prétexte à vomir, surtout sa mère. Aussitôt qu'elle sentait son odeur de Shalimar franchir la porte, elle me demandait le haricot qu'elle collait goulûment à sa bouche. Et tout le monde semblait le comprendre, tous sauf elle, sa mère qui continuait à arpenter les couloirs en criant sa peine, son désarroi qui attirait la sympathie, la compassion ou la pitié. Elle était devenue la mère de la dame du premier, celle qui était en train de mourir d'un cancer à seulement cinquante ans, la pauvre.

Marie est morte un matin de pluie. Je me suis retrouvée seule au monde avec la culpabilité de n'avoir pas réussi à la sauver d'une mort annoncée.

Quand un fantôme meurt, il ne part pas. Il continue à s'asseoir à votre table, à boire dans votre verre, à manger dans votre assiette et à se mettre entre vous et les autres dans le canapé du salon de la maison de poupées que j'avais quitté pour en reconstruire une autre, à l'identique. On n'apprend pas la liberté et on ne la prend pas quand elle s'offre à vous.

La liberté est un combat. Elle demande à être suffisamment assise dans son narcissisme, à avoir été suffisamment aimée, soignée et protégée par le monde. Elle demande à avoir au fond de soi m'aime un petit coffre qui ferme à clé et qu'on ouvre pour y cueillir des souvenirs qui nous rassurent et nous consolent. La liberté est un oiseau qui peut choisir de rester en cage et de chanter comme le rossignol au cœur gai, à en pleurer. Il faut tellement d'amour pour rassurer la liberté blessée par l'enfance, l'adolescence, la vie battue et rabattue par les fantômes qui ne veulent pas lâcher prise. Il faut tellement de larmes pour nettoyer ses blessures sans les creuser davantage, pour les recoudre de baisers offerts en partage au vent qui les récolte. Et pour faire face aux autres, à ceux qui pleuraient Marie en faisant d'elle une martyre, une mère sacrifice qui avait tout donné pour élever sa fille, donné jusqu'à la vie.

Marie est morte un matin de pluie. Et je me suis retrouvée seule au monde. Personne ne pouvait comprendre, personne ne pouvait savoir que derrière le miroir de l'oubli, se trouvait un reflet sans tain. Les fantômes ne laissent pas de traces, mais leur image vous tombe bien souvent dessus et se fond à la vôtre. Ils vous empêchent de vous percevoir telle que vous êtes. Et les autres, les autres ne vous voient pas non plus. Ils voient le fantôme que vous vous mettez à vomir, dont vous sentez l'odeur de mûre et de musc imprégner la maison sans portes et sans fenêtres.

XIV.

Ma chérie,

tu lui ressembles tant.

Quand je suis arrivée à la clinique en bousculant le temps, elle était déjà dans le hall. Son sourire béant m'a soudain dévorée, a mâché celle que j'étais pour recracher un cadavre qui allait bientôt se décomposer à l'intérieur d'un cercueil jeté dans le caveau de famille.

« Ma chérie, tu lui ressembles tant ». Ces quelques mots me suffirent à comprendre qu'il fallait fuir, casser les poupées russes, leur trancher le ventre, les étripier pour naître à la lumière du jour, armée d'une hache pour fendre le bois qui me condamnait à mourir, enterrée vive. Ces mots étaient de l'acide, un venin prêt à couler dans mes veines pour me paralyser, me transformer en pierre, en caillou comme quiconque croisait le regard de Méduse, et n'avait pas pris le soin d'emporter un bouclier. Il fallait fuir, couper la lignée matriarcale, enlever le voile des projections, me lever pour m'asseoir à une autre place, ou ne plus m'asseoir, jamais.

Rester debout.

Face au vide.

C'est ce qui m'attendait désormais, le vide. Et ma chute allait durer plusieurs étages, plusieurs buildings. À chaque fois que je pensais être arrivée en bas, je tombais encore davantage dans des profondeurs que je n'imaginai même pas. Maintenant, que je me suis relevée, les serpents ne m'inquiètent plus. Je leur dessine des petits bras, et ils semblent moins effrayants. Méduse est morte, la tête coupée.

Ton arrière-grand-mère était ce qu'on appelle une belle femme. Sa peau était dorée comme une tartine au caramel beurre salé, ses traits fins et ses tenues des plus élégantes. Elle attirait les regards de tous, surtout ceux des hommes qui tombaient comme des mouches sur du pain sucré, fous amoureux d'elle. Elle avait un bon ami qui l'emmenait au restaurant, lui offrait des visons et des diamants. Il la demandait en mariage régulièrement, mais elle refusait de lui céder, tout en maintenant un attachement à bonne distance ; elle soufflait le chaud et le froid. Elle restait fidèle à l'image qu'elle avait de son mari. Un bel homme au nez aquilin, comme Marie. Je l'ai vu sur les photos en noir et blanc qu'elle gardait dans des boîtes en fer et qu'elle sortait pour se perdre dans ses souvenirs.

L'histoire commence dans un petit village de Haute-Loire, où elle vivait avec pépé, qui n'était pas son père. Son père naturel lui, était mort pendant la grande guerre et elle gardait pour les Allemands une amertume qu'elle avait du mal à cacher. Mémé et pépé étaient pauvres et cruels avec elle. Ils la battaient, aimaient l'humilier en déposant au pied du sapin des crottes de bique roulées dans de la farine, pour lui faire croire à des chocolats. C'est ce qu'elle racontait en boucle comme un disque rayé qui attendait qu'on change le saphir pour devenir un diamant, c'est ce qui nous faisait sourire Marie et moi. Nous avons du mal à croire son roman familial, ce qui était une forme de négationnisme qui devait beaucoup la faire souffrir ; et elle répétait les mêmes histoires jusqu'à ce que quelqu'un la croit enfin.

Mais elle avait donné sa fille ainée en offrande à ce couple de Thénardier et aujourd'hui encore, elle continuait à veiller sur mémé qui habitait dans le même immeuble, deux étages en dessous, alors comment croire qu'elle avait vraiment été la petite Cosette de sa propre histoire. Quant à la deuxième enfant : Marie, elle l'avait donné à un oncle et à une tante qui n'avaient pas d'enfant. Elle avait gardé la troisième comme un fardeau pour soulager sa conscience d'avoir donné les deux premières-nées. Elle l'avait gardé, mais ce n'était pas un choix, c'était un non-choix en quelque sorte, un sacrifice. Elle l'avait gardée,

car elle était handicapée, trisomique, mongolienne comme on disait à l'époque, un monstre.

Marie était une tragédienne, et son histoire était digne d'un mythe qu'elle inventait et réinventait en se plaignant à chaque fois davantage, devenant l'héroïne victime de sa propre vie : enfant mal aimée, elle invoquait les dieux pour trouver l'amour qui la sortirait de sa misérable vie de paysanne. Le petit Auguste touché par les yeux tristes de la belle enfant, lui faisait passer des oranges qu'il volait à ses parents commerçants. Il finit par l'épouser et lui donna trois petites filles à la peau dorée comme du pain d'épices. Quand les deux premières naquirent, elle fut contrainte de les donner aux dieux venus réclamer leur dû, pour lui avoir donné l'amour du petit Auguste. Elle eut beau pleurer, crier, supplier les dieux pour garder ses deux enfants qu'elle chérissait, elle les laissa tour à tour aux Thénardier. Un soir, en s'endormant, elle fit le vœu d'avoir un enfant à elle, qu'elle pourrait garder et chérir tout au long de sa vie sans que rien ne puisse les séparer. Le lendemain, elle se réveilla avec au creux du ventre son vœu, qui grandit comme un miracle pendant neuf mois. Quand de son sexe ouvert, sortie une petite chose gluante et ensanglantée, elle comprit que son vœu était exaucé ; elle avait donné naissance à un monstre, que personne, aucun dieu ne viendrait chercher.

Elle avait trouvé le moyen de les tromper et de garder pour toujours avec elle, sa fille chérie, qu'elle allait aimer d'un amour inconditionnel, après l'avoir détestée, après être tombée en effroi devant le monstre. Elle allait devenir la maman méduse de la petite mongolienne, au visage déformé par la peur et aux tentacules qui étouffaient l'enfant à laquelle elle se raccrochait jusqu'à la tuer. Ton arrière-grand-mère s'était jouée des dieux et toute sa vie durant, elle allait porter et supporter dans sa chaire, un visage déformé et un corps mou comme une poupée de chiffon pour montrer au monde entier sa faute, la dette à payer. Mais comme cette enfant était encore trop belle et risquait à nouveau d'attirer la convoitise des dieux, elle perdit un œil. C'est une histoire que ton arrière-grand-mère aimait raconter, les cris, l'œil sorti de son orbite, que l'on remit et qui semblait désormais fonctionner. Ce petit être gluant et ensanglanté, sorti de son sexe ouvert, était en réalité un survivant ; il

avait survécu aux dieux, au miroir tombé du mur, brisé en mille morceaux sur son visage.

Miroir, miroir accroché au mur,

dis-moi qui est la plus belle.

Ton arrière-grand-mère avait gavé la famille de ses fables et légendes que nous mangions à la cuillère, en faisant des bruits de glouglous à chaque nouvelle gorgée avalée de force. Et nous endossions toutes la responsabilité du monstre sur lequel nous portions un regard tellement bienveillant et infantilisant qu'il venait dire la différence à laquelle nous voulions échapper. On bannissait le mot gogole, triso ou handicapé de tous nos dictionnaires et tous ceux qui osaient l'employer, comme tous ceux qui n'auraient pas accepté d'avoir un merveilleux monstre à eux.

Tapie, dans un coin des toilettes où j'allais me réfugier, je n'avais pas le droit de dire que j'avais peur du monstre et de ses réactions violentes. Il s'en prenait à moi, m'insultait, se mettait rouge de colère en bafouillant « papapapa » quand il voulait parler de celui qui m'avait effacé sur la photo de famille. Comme tout le monde était persuadé qu'il ne comprenait rien, on ne prenait pas le temps de lui expliquer la vérité, on lui mentait en disant qu'il était aux toilettes quand le monstre demandait après lui. Le monstre se mettait en colère et m'emmenait aux toilettes pour aller le chercher, ce qui amusait beaucoup ton arrière-grand-mère et Marie. Cette pièce, coincée entre quatre murs, disait toute l'agressivité de ces femmes envers le père. Il était aux toilettes comme une sorte de déchet qu'on jette dans la cuvette, jamais il n'en sortirait et moi-même, j'étais condamnée à y rester. Avant d'ouvrir la porte.

Les femmes de la famille le haïssaient et le vénéraient à la fois. Elles enviaient son charisme à l'humour et au charme qui les avait ravagées quand il était parti, en les abandonnant. Ce que je ne savais pas Anna Rose, c'est à quel point il m'avait abandonnée moi aussi. Il m'a effacée en partant avec une autre femme, et en ne disant pas à la famille de cette autre femme qu'il avait une enfant. Je n'ai jamais posé de questions, je gardais le secret que l'on ne m'avait pas dit pour être certaine de continuer à faire partie de cette famille, que je ne connaissais pas. Je regardais les murs de sa maison pleine de portes et de fenêtres, en cherchant mon visage dans les cadres pleins et vides à la fois. Je

cherchais mon visage jusque dans la chambre que je n'avais pas, dans une pièce qui servait de débarras, où s'entassaient les cartons et les vêtements. Et je ne trouvais pas, le visage de cette enfant qui aurait pu me ressembler et me laisser imaginer qu'il y avait une place laissée vide sur la photo de famille. J'aurai pu être l'absente. Je n'étais juste pas.

Un soir d'été, j'ai trouvé dans son salon la photo du mariage auquel je n'étais pas, pas présente, pas conviée, pas attendue et j'ai voulu lui en parler. Marie était tout juste mise en boîte, le béton qui scellait la porte du caveau n'était pas encore séché, et mes larmes continuaient de couler. Ton arrière-grand-mère avait voulu rentrer dans la boîte, elle avait demandé à être enterrée avec sa fille ; avec elle, on était toujours à la limite entre le tragique et le pathétique quand j'aurai aimé un peu de pudeur, à l'image de Marie.

Pendant la messe, j'étais assise au premier rang, j'étais assise après avoir fait un malaise au moment où les pompes funèbres sont entrés sur le boléro de Ravel. Les pas scandaient la musique, c'était beau, mais j'avais imaginé qu'elle serait déjà là, devant moi, quand je viendrai m'asseoir. J'ai pensé très fort dans ma tête qu'ils devaient faire attention, car à trop secouer la boîte, ils risquaient de faire mal à Marie et dans la même seconde, j'ai pensé qu'elle n'aurait pas mal. Elle était morte.

Ton arrière-grand-mère était assise au second rang et des amies, des connaissances, des femmes du quartier m'ont poussée pour pouvoir l'embrasser, la prendre dans leurs bras. On m'a poussée à l'enterrement de Marie alors je me suis levée et je suis allée embrasser à mon tour toutes les personnes qui pleuraient, et leur dire que la vie continuait pour tous.

Elle continuait pour celui qui fut son amant et qui me l'a avoué sur le parvis de l'église ce jour-là ; il était beaucoup plus jeune qu'elle, comme celui qu'elle pensait être l'homme de sa vie. Il y avait dans cette différence d'âge, quelque chose qui n'allait pas avec la société des années quatre-vingt, et qui n'allait pas non plus avec la petite fille que j'étais, enfermée dans les toilettes. Il y avait dans cette différence d'âge, une exaction dont était née une enfant ; une bâtarde qui a passé une partie de sa vie à justifier le gouffre des années qui séparaient ses

parents, à justifier son nom de famille qui n'était pas le même que celui de sa mère, car ses parents avaient aussi fait le choix de ne pas se marier, celui de ne pas la baptiser, et de ne pas nommer de marraine ou de parrain qui veilleraient sur elle.

Tout se passait comme si je n'étais pas née, pas sortie du ventre de Marie, dans cette terrible extraction qui avait duré plus de quinze heures, et où j'avais failli mourir. Tout se passait comme si elle m'avait gardé en elle et pour elle ; comme si elle m'avait faite seule dans une tentative d'auto-engendrement qui me condamnait avant même ma naissance. Elle avait œuvré pour que je porte son nom à elle et pas celui de mon géniteur, mais à l'époque, les lois ne l'avaient pas permis. Comme l'orthographe de mon prénom qu'elle avait espéré au masculin, m'enlevant définitivement mes deux ailes pour pouvoir m'envoler Gaëlle.

Dans ce choix, la trace de l'auto-engendrement, les deux genres afin que je ne manque définitivement de rien et que je reste attachée à elle, sans l'espoir d'un autre pour nous séparer, d'un clair de lune pour sortir de l'obscurité. Quand elle quittait la maison, je fouillais les tiroirs du grand bahut du salon afin de trouver un acte de naissance, la trace de mon existence en dehors de la matrice. Comme je ne me trouvais sur aucun papier, dans aucun livre, j'écrivais un autre roman familial, surtout le soir, juste avant de m'endormir. Je parlais au royaume qui m'avait vu naître, aux parents qui étaient les miens ; je leur racontais ma journée, mes espoirs, et ils me racontaient leur amour.

Je n'étais pas la fille de Marie, malgré la ressemblance frappante qui valait tous les papiers d'après elle et d'après eux ; « les chiens ne font pas des chats », « tu n'es pas la fille du facteur », « si tu disais que tu n'étais pas sa fille, on ne te croirait pas ». J'ai tout entendu, tout supporté, même le regard de celui qu'elle pensait être l'homme de sa vie quand il m'a expliqué qu'en grandissant, j'avais fini par trop lui ressembler et qu'il était devenu difficile pour lui de me voir. Il ne m'avait jamais vu. À travers moi, sur moi, en moi, le fantôme de Marie reflétait jusqu'à se confondre avec mon propre reflet.

Souviens-toi Anna Rose, les fantômes ne meurent pas, ils continuent à nous tomber dessus comme un marteau en mousse qui nous frappe

lentement, mais de manière régulière jusqu'à nous euthanasier. Les fantômes vivent en nous, si on accepte de les laisser vivre en absorbant notre énergie vitale, notre souffle, notre sourire, notre cœur qui bat pour nous deux, ou trois, ou plus encore. Les fantômes viennent à plusieurs. Ensemble, ils nous regardent vivre et je crois que Marie avait au moins avec elle, sur elle, en elle, le fantôme du petit Auguste, qui s'était réincarné dans le vieil ours du canapé en velours du salon. C'était un ours en peluche très grand, avec un foulard attaché à la patte arrachée par un chien. Cadeau de son père pour les vingt ans de Marie. Il prenait toute la place. Et nous observait.

Je n'étais pas la fille de Marie, je ne pouvais pas être la fille de Marie, je ne voulais pas être la fille de Marie. Je voulais sortir à la lumière du jour et arrêter de vivre la nuit, je voulais ne plus avoir peur des rayons du soleil et de la chaleur exquise que j'imaginai quand je restais exposée à la lune qui venait en quartiers et repartait dans un éclat de brume.

Marie est morte un matin de pluie. Avant qu'elle ne soit mise en boîte, j'ai été baladée dans les services administratifs pour justifier qu'elle était bien Marie et que j'étais bien sa fille, malgré la ressemblance physique. L'acte de naissance ne suffisait pas, je devais justifier que j'étais la seule enfant de Marie en retrouvant l'autre livret de famille. Je devais justifier que j'étais la seule à partager les souvenirs d'enfance, à vider la maison sans portes et sans fenêtres, à plier les habits dans des cartons en humant chaque centimètre de vêtement pour m'imprégner à jamais de son odeur, que j'étais la seule à trier les bijoux, les photos, les courriers, les livres, pour ne garder qu'une boîte à chaussure à moitié remplie de vagues réminiscences qui s'effacent avec le temps. Je devais justifier que j'étais la seule enfant à hériter de cette souffrance, car Marie avait été mariée avant nous, mais cette histoire était restée cachée dans la valise en cuir du placard de la chambre qui ne fermait pas à clé. Je devais justifier que j'étais la seule enfant de Marie, car il n'y avait pas de place pour d'autres dans son ventre meurtri, contre son sein trop sec, il ne pouvait y en avoir qu'une. Une enfant unique. Dans l'autre livret de famille, le livret de l'autre famille : un nom, celui d'un mari dont on ne parlait pas, dont elle ne m'avait jamais parlé ou juste une fois. C'était trois mois en arrière quand elle a compris que j'étais enceinte en fouillant dans mon linge sale. Ils s'étaient mariés en étant jeune. Elle était tombée enceinte. Il ne voulait pas d'enfant. Elle n'avait gardé aucun souvenir de lui, sauf un livret de famille que je ne savais pas où chercher.

J'avais dix-huit ans. J'étais enceinte, et nous avons choisi d'interrompre cette grossesse. « Ce n'est pas une partie de jambes en l'air, mais c'est supportable » a dit Marie. Et j'ai compris... La honte qu'elle portait encore aujourd'hui et qu'elle me renvoyait en boomerang avec toute sa culpabilité de me voir souffrir comme elle avait souffert, sans avoir su m'en protéger. C'est cette honte qu'elle me faisait vivre en me donnant accès à cette partie d'elle-même, de son histoire, et en me présentant un nouveau fantôme ; un grand frère ou une grande sœur arrachée à son ventre par des aiguilles à une époque où l'avortement était encore illégal, et qui ne partagerait pas ma peine de l'avoir perdue. La honte et la culpabilité ; d'avoir interrompu deux grossesses. Car elle

était aussi tombée enceinte de mon père, une deuxième fois. Et c'était comme une chute dans un escalier, car elle se trouvait trop vieille, l'ombre du monstre planait au-dessus de ses ovaires asséchés et elle avait à nouveau fait le choix d'arracher un petit frère ou une petite sœur à son utérus.

Le jour où le ventre de Marie s'est dénoué en permettant à sa voix de monter jusqu'à sa gorge pour me parler, pour m'avouer la faute qu'elle portait en fardeau et me transmettre sa part maternelle blessée, j'ai enterré une fratrie. Mais j'ai aussi enterré une partie de moi-même dans la honte et la culpabilité que je connaissais déjà et qui allaient m'accompagner... Longtemps.

XVIII.

La vie continuait pour tous, pour son aventure qui me l'a avoué sur le parvis de l'église, pour papa Lulu, le mari de maman nounou, que j'ai vu pleurer pour la première fois ce jour-là. Et pour celui qu'elle pensait être l'homme de sa vie et qui s'était marié quelques jours avant qu'elle ne lui offre son dernier souffle. Quand je lui ai demandé, quand j'ai osé lui poser la question en tenant dans mes mains l'album de photos d'un mariage où je n'avais pas été conviée, pas invitée, pas attendue, il m'a simplement répondu que je ne pouvais pas m'imposer, que sa femme ne se sentait pas prête à l'époque et que je devais le respecter, car « il est interdit d'interdire », c'est le mantra qui a bercé son adolescence et toutes les rues où les pavés volaient ; en mai 68.

XIX.

Tu m'as volé mon papa a dit une enfant de six ans à la femme pour laquelle il avait quitté sa mère, et cette phrase lui a fait tellement de mal, qu'elle a ensuite refusé de voir l'enfant, de lui parler, de lui faire à manger, d'aller jusqu'à dire qu'elle existait ; l'enfant qui ressemblait à sa mère, tellement. Dans les contes de fée, la princesse est écartée de l'histoire par la marâtre mal aimante. Blanche-neige est abandonnée dans la forêt où un chasseur doit la tuer et ramener son cœur. Cendrillon est traitée comme une souillonne par Javotte et Anastasie. Elles sont écartées pour cette beauté qui mettrait en rivalité la marâtre, cette beauté héritée de leur mère, de la relation de leur époux avec une autre femme, cette beauté qui vient dire le passé qu'elles jalourent tellement qu'elles préfèrent le chasser.

Quelque part dans un portefeuille en cuir, la photo d'une adolescente avec une enfant sur les genoux ; Camille et sa sœur. Un détail, mais le détail qui change l'histoire que l'on raconte : il y a très longtemps, vivaient un roi et une reine qui avait deux enfants, une fille et un garçon qu'ils chérissaient. Cette famille partageait l'amour, et un secret. Le roi avait une fille, née d'une première union avec une femme morte en couches. Elle était tellement belle, qu'il fallait la cacher au monde pour que le monde ne la prenne pas à son tour. Le roi et la reine firent appel aux plus grandes sorcières prêtresses qui déclamèrent des incantations pour l'enfermer dans une pièce minuscule où se trouvait seulement un lavabo et un toilette, à la faïence cassée. La nuit, on l'entendait parler à un royaume qu'elle aimait inventer et auquel elle racontait ses journées, penchée sur l'eau, où elle cherchait à se mirer. Dans le reflet de la faïence cassée, elle voyait une image troublée, celle d'une princesse au corps déformé et elle comprenait pourquoi, le roi et la reine la cachaient des yeux du monde qu'elle aurait effrayé. Elle était laide, et continuait à se mirer en espérant que l'eau lui renvoie un jour un autre reflet, celui d'une belle jeune femme que le roi et la reine seraient fiers de présenter au peuple qu'elle saluerait d'un petit geste de main, et d'un sourire aimé. Mais l'eau lui renvoyait toujours le même reflet. Alors, quand la nuit noire venait l'envelopper, elle parlait au royaume qui était sien, et lui rendait sa place sur le trône, celle qu'on lui refusait. La nuit, on tendait l'oreille ou on la cachait bien au chaud dans un oreiller moelleux pour ne pas entendre le fantôme qui hantait les couloirs. Le fantôme dont la chanson effrayait celles et ceux qui en distinguaient le murmure entre autres bruits de chaînes et de pas sourds, et dont le visage se trouvait quelque part caché, dans un portefeuille en cuir.

J'étais une enfant de la lune Anna Rose, donnée en sacrifice aux mythes et légendes d'une meute aux yeux percés et aux cheveux en tête de serpent effrayante. Des fantômes qui absorbaient mon énergie pour continuer à hanter la vie, qui me gardaient jalousement pour eux dans des toilettes à la faïence cassée qui ne fermaient pas, et dont j'avais perdu la clé. Il existe parfois des frontières invisibles que l'on n'ose pas franchir, par peur. Par peur d'être oubliée, Anna Rose. Voilà pourquoi les fantômes ont continué de voler au-dessus de mes cheveux blonds cendrés, en laissant tomber leur ombre sur moi, en me laissant vivre dans l'obscurité des ténèbres en pleine journée. Ils avaient peur, Anna Rose. Peur d'être oubliés.

Mon tendre Amour à la peau missolè, sucrée comme une banane plantain doucement rissolée. Doux mélange de nos deux corps métissés, épicés, caramélisés, quand le sucre rencontre l'eau et le beurre qui fond, la réaction chimique enivre les papilles. Mon tendre Amour, ma fille, tu ne vivras jamais ce que j'ai vécu, personne ne te cachera comme un diamant dans son écrin, que l'on ne sort pas ou juste quelques fois, quand personne ne nous regarde. Ton père est trop fier de toi, et moi, je ne le permettrai pas. Tes photos orneront les murs de notre maison de papier, quadrillé de nos plus beaux poèmes. Tu es notre plus belle déclamation d'Amour, l'évidence même de notre évidence, de notre rencontre sous les étoiles de pleine lune. Ne crains pas les fantômes, car ils sont devenus légers comme l'air et se sont envolés. Le monde est beau Anna-Rose, et il n'attend que toi pour le bouleverser de tes cheveux bouclés et soyeux comme une huile de noix de coco et de jojoba, qui sent le sable chaud sous des doigts délicats. Le silence de la mer qui lèche la plage et ma main dans celle de ton père, sur le chemin du jour qui se lève. Ne crains pas les fantômes Anna-Rose, les ancêtres veillent sur toi, ton visage habitera toujours notre photo de famille, à côté de celui de ton frère et de tes sœurs. Et il habitera les miroirs qui refléteront ta grandeur, n'en doutes jamais, sois toujours fière de toi, et de celle que tu deviendras.

Je t'aime comme le pain d'épices que Marie achetait sur le marché et que nous partagions sur la table en bois de la cuisine, comme le souvenir d'avoir été aimée, un peu trop parfois. Tes yeux sont pleins de l'innocence de l'enfance, celle que nous oublions et qui porte sur le monde un regard émerveillé. J'aimerais pouvoir l'enchanter comme tu le fais souvent, en souriant aux anges, en riant aux étoiles. Les étoiles de ton père, celles qu'il aime tant. Sais-tu qu'il leur parlait quand il était enfant, perché sur le manguier de ses grands-parents ? Je ne sais pas ce qu'il leur racontait, et ce sera toujours leur secret ; j'imagine des conversations à n'en plus finir, sur des questions sans réponse. Je l'imagine tourner son regard noir et les appeler par le nom qu'il leur a donné, un nom inventé devenu familier. Ton père a imaginé une voie lactée, avec une place pour chacun de nous et un lien invisible qui nous rassemble. Si tu lances dans le ciel un filet, tu pourras peut-être attraper les étoiles de ton père et entendre son rire d'enfant. Si tu fermes les yeux, tu pourras peut-être les entendre chuchoter et te délivrer leur secret. Il y a dans chacune d'elle un sourire, qu'il a délicatement dessiné et placé dans un coin de notre ciel. Les nuits d'étoiles filantes, ils tombent pour enjailler le monde de sa douceur bleutée, de sa tendresse infinie et de son sourire qui résonne aussi fort que le tonnerre gronde. Les yeux de ton père se plissent comme des amandes et brillent quand il sourit, même quand il pleure à l'intérieur.

Ton père colore des arcs-en-ciel. En bas de chacun, un pot de pièces d'or dont il fait des bijoux pour les femmes de sa vie, tes sœurs, ta tante et moi. Il est artisan joaillier, il tisse des bracelets avec des cheveux d'ange, et dans chaque pierre qu'il polit, met des poussières d'étoiles qui font sourire nos cous, nos doigts et nos oreilles. Ton père est un artiste. Un poète. Et dans ton cœur qui bat, les plus belles de nos rimes, de nos vers croisés, de notre prose liée, notre amour en mots de toi, dans ton sang qui crépite, ton sourire qui agite nos yeux noirs qui se tournent vers toi. Tu es la lumière au fil de nos pensées, et nous construisons un monde fait de nos rêves pour que tu puisses l'habiter. Partout où ton père va, dans tous ses voyages, il allume des bougies pour éclairer l'espoir dans les yeux hagards, et dessine des sourires, au crayon délicat. Il repeuple la terre que le chagrin dévaste, en prenant à son bord

les exilés du vide, les réfugiés que la mer a repris ; son bateau est une arche, il en est le gardien, le capitaine du destin qu'il jette à la ronde comme des pétales de fleur qui sentent la rose rouge, et la fleur de jasmin. Il a recoloré ma vie, qu'il a parée de bijoux, de pierres opalines qui brillent dès le matin, et éclairent le soir en lucioles de vie.

Ton père est un nègre marron, il a fui le monde qui nous assujettit pour se réfugier dans une forêt de mots où chaque arbre est un poème et au vent nouveau, il chante la mélodie qui nous réunit. Les soirs clairs de lune pleine, il arpente les branches pour monter au sommet et parler aux étoiles, les faire sourire d'émoi, ton père est un poème. Et quand il voit en bas, les sorcières prêtresses danser autour du feu, il se met à chanter pour envoler les morts et laisser les vivants vivre en feu de joie, aux cendres incandescentes, à l'Amour que tu bois dans nos yeux délicats. Parfois, il s'échappe et devient si lointain, alors le bateau tangue, mais reste toujours droit dans la mer qui se noie.

Quand on est aimé comme tu l'es aujourd'hui, on croit en l'avenir sans jamais avoir peur des fous qui s'agitent, dans un sourire léger, on les pousse à s'envoler, dans un revers d'ailes, on les met de côté. Car tu es aimée et protégée de tous les mauvais sorts, du danger qui tournoie parfois un peu trop fort ; pas comme moi, Anna Rose.

Marie m'a exposée à la mort, à la perte, à l'anéantissement ; et j'ai longtemps marché en quête de reconnaissance, j'ai attendu qu'on m'aime tout en ayant peur d'être aimée. J'ai attendu, comme beaucoup d'autres femmes accoudées au comptoir de la vie en m'attachant à des hommes qui me laissaient attachée et me détachaient parfois juste pour rire, pour resserrer les liens un peu plus fort, à me cisailer les poignets jusqu'au sang, pour mieux me tromper, me frapper, m'humilier, pour mieux me posséder. Et je dansais toujours la même ronde où je n'avais pas de place, celle que je cherchais en vain, que j'avais peur d'occuper et de perdre avant même de l'avoir. J'ai attendu, comme beaucoup de mes amies qui à force d'attendre, ne savaient plus ce qu'elles attendaient, mais elles attendaient pourtant avec force et détermination. J'ai attendu, car je préférais être attachée à cette attente, au regard qui ne se poserait jamais sur moi, que de n'être attachée à rien, que de n'être rien. L'attente est une forme de lien, qui m'a permis de survivre, d'exister en sursis. J'ai attendu, comme Marie qui a attendu toute sa vie durant celui qu'elle pensait être l'homme de sa vie, et qui n'est jamais revenu. J'ai attendu, car je ne savais pas que je pouvais faire autrement que d'attendre demain qui s'écrivait déjà dans les lignes de mes mains.

*J'attends les signes
j'apprends les cartes
j'apprends à attendre
que tout change
et que rien ne bouge,
sagement, j'attends.
Et je me laisse à un poteau,
je rouille, et plus je rouille,
plus j'attends, l'attachement,
c'est cela m'aime que j'attends,*

*l'attachement. Et c'est long
d'attendre. Mais ça me laisse
vivante. Ou morte vivante.
Cette ville est pleine
de femmes mortes vivantes
qui attendent, l'attache-ment,
sur le fil. Le téléphone
ne sonne pas, et elles attendent.
Elles pensent que l'amour
est une histoire de temps.
Et en attendant, elles attendent.
Elles ne savent pas
qu'elles méritent mieux,
Elle attendent, le monde,
n'est pas très respectueux
de les faire attendre, pour changer.
Et pourtant, elles attendent.
Et elles se laissent, à un poteau rouillé,
elles rouillent. Elles sont le poteau.
rouillé, absent aux yeux du monde,
alors, pourquoi changerait-il le monde,
Quand son poteau est à sa place,
toujours à la même place, muet,
des mots qu'il ne peut pas dire
car il ne se dit pas, il attend.
Il se laisse, il ne se lasse pas,
il se laisse, sur fond de béton froid,
pour mieux attendre, sans rien apprendre,
ce qu'il ne dit pas.
Les poteaux ne disent pas,
ils attendent. Celui qui passe,
celui qui s'assouvit, et l'avilit.
Dans un jet plus haut que l'autre jet,
dans un besoin qui ne se désire pas.
Cette ville est pleine de poteaux morts,
qui attendent, que le monde
redevienne vivant.*

Je ne savais pas que j'étais vivante. J'ai reflété la lune comme un miroir d'eau jusqu'au jour où j'ai franchi le seuil des toilettes où j'attendais. Et où Méduse m'attendait elle aussi. Elle a supplié de retourner à l'intérieur, de continuer à me mirer dans la cuvette, où elle pouvait voir le reflet de sa fille, le reflet du fantôme. Ses excès de larmes alternaient avec des accès de colère où elle insultait mon nom de famille, et maudissait ma lignée. « Vous me dégoûtez ». En quelques années, je suis devenue sa souffrance ; elle appelait régulièrement mon lieu de travail pour se plaindre, pleurer dans l'oreille de quiconque décrochait, pour dire à quel point elle était malheureuse d'être la grand-mère d'une petite fille ingrate. Et quand ce n'était pas elle, c'étaient les autres qui m'appelaient, maman nounou, des amies de la librairie, pour me demander d'aller la voir. Elle m'a poursuivie pendant des années pendant lesquelles le souffle de la culpabilité m'a ramené à elle, pour l'écouter, pleurer et se plaindre, régler ses papiers, organiser son déménagement. Elle finissait par me mordre, les serpents ne meurent jamais, ils dorment.

Le souffle de la culpabilité m'a poussée et retenue pendant tellement d'années, que je ne saurai les compter. J'étais coupable d'avoir séparé mes parents ; comme tous les enfants qui pensent que le monde tourne autour d'eux, mais dans notre maison sans portes et sans fenêtres, dans le lit que je partageais avec Marie, c'est ce qu'elle m'a dit. Plus tard, je suis devenue coupable de l'avoir tuée, car elle s'était sacrifiée pour m'élever ; c'est ce que Méduse m'a jeté au visage un jour de guerre ordinaire où je ne savais pas que je devais porter un bouclier.

J'étais coupable de bien d'autres faits, qui te sembleraient insensés Anna Rose, car il faut bien avouer qu'ils échappent au sens, mais j'étais une enfant de la lune. Je diffusais sa lumière sans parvenir à éclairer le jour, et je recevais la culpabilité de ceux qui m'accusaient de provoquer des éclipses, ceux qui n'étaient pas capables d'en ressentir, ceux qui n'étaient pas capables de l'assumer.

J'acceptais d'être coupable pour les autres, ceux qui me disaient que c'était de ma faute si on m'insultait, car je portais une jupe, si on me frappait, car je n'avais pas baissé les yeux, si on me mentait, car je n'étais pas capable d'entendre la vérité, de ma faute si on me trompait. J'acceptais que ce soit ma faute, j'acceptais de porter une autre culpabilité que la mienne, une culpabilité qui ne m'appartenait pas.

Le tsunami en Indonésie, les attentats de Paris, la famine en Éthiopie, le génocide au Rwanda, le tremblement de terre en Haïti, l'ouragan Katrina, le meurtre du petit Grégory... C'était ma faute. Et c'était aussi ma faute si mon père m'avait effacée de la photo de famille, si je n'étais pas suffisamment aimable pour être aimée, pour être présentée au reste du monde avec fierté. C'était ma faute et plus encore, je le méritais. Et à chaque fois que j'essayais de lui en parler, de faire valoir ma souffrance et peut-être aussi un peu mon existence, il pleurait sur lui-même en me disant que j'étais sa fille.

Sa fille qu'il n'avait pas imposée. Et qui ne devait pas s'imposer non plus, mais qu'il aimait exhiber parfois comme un trophée, car elle avait réussi à monter dans l'ascenseur social, elle était psychologue et en plus, elle était belle... Comme Marie. La seule fois où j'ai osé dire à

mon père que je l'aimais. Il m'a répondu, merci. Alors, je suis retournée m'asseoir dans les toilettes comme un déchet, un détritius, et j'ai tiré à moi la porte qui ne fermait pas à clé.

Ma première faute était celle d'être née fille, dans une famille de poupées russes. Où on pensait que les filles devaient faire à manger, assurer le devoir conjugal, subir les infidélités et surtout se taire. Où on écoutait la même Piaf et Fréhel qui chantaient les amours malheureux, les filles des rues, les filles battues, faisant état d'une subjectivité douloureuse et résignée sur la vie. Où on aimait les oiseaux qu'on avait sortis du caniveau dans lequel ils retombaient selon le désir des autres, des hommes, et qui se laissaient tomber et retomber sans cesse, sans essayer d'être à une autre place que celle à laquelle on voulait bien les mettre, sur le trottoir. Où on aimait les victimes, celles qui avaient choisi de l'être, et accepté d'être soumises aux cordes qui les attachaient, toujours au même poteau. Où on faisait et refaisait toujours les mêmes nœuds, jusqu'à s'étouffer, jusqu'à se pendre à sa propre corde. Où on attendait de l'autre, des autres, des hommes, qu'ils nous aiment, pour nous sortir du malheur dans lequel on se complaisait, sans autre choix que celui de subir les insultes, les coups, les humiliations, les infidélités, les mensonges. Où on souffrait d'être nées fille, car on ne savait pas être une femme libre, libérée du poids de la société, et du lourd poids de la culpabilité. Il faut longtemps marcher pour laisser doucement derrière soi, le poids de cette culpabilité-là, celle qu'on traîne et qu'un jour de lune pleine, on finit par égrener. Méduse était tour à tour devenue la mère du monstre, de la dame du premier étage morte d'un cancer à seulement cinquante ans la pauvre, la grand-mère de la petite fille ingrate qui ne voulait plus la voir. Et au fond, elle restait cette enfant qui pleurait d'avoir été maltraitée, qui portait cette souffrance en étendard, qui portait cette souffrance qu'aucun drapeau n'aurait pu habiller d'étoiles ; qui s'en voulait de n'avoir pas réussi à être aimée. Marie était elle aussi la victime sans bourreau d'une vie mal ajustée pour accueillir sa joie et son sourire ; ses yeux, ont-ils souri un jour, une nuit, un instant, une infime seconde de temps face à la beauté d'un coucher de soleil, je ne sais pas.

Les yeux qui n'ont jamais regardé la lumière du jour brûlent s'ils sont exposés au soleil de manière trop directe, trop intense. C'est la même chose avec l'amour, le manque d'amour, qu'on ne peut pas combler comme un trou béant, qui donnerait un terrain plat, prêt à être reconstruit. Quand il est livré en pelleteuse de terre brune et caillouteuse, il renforce la culpabilité de n'avoir pas réussi à être aimé, de n'avoir pas réussi à être vu, par un regard aimant. Il étouffe jusqu'à la racine, la plante qui n'a jamais vu la lumière du jour qui se lève, et n'a jamais réussi à s'émotionner devant un coucher de soleil.

C'est le regard, c'est lui qui fait l'arbre, la plante qui deviendra un arbre, qui fait que les petites filles deviendront des princesses, des monstres, ou feront un autre choix. Il fait de nous des statues, et non pas des pierres qui s'amoncellent sur le bord des chemins, des tas de cailloux comme des traces d'un passage, des traces qui resteront quand les pas dans la terre boueuse seront effacés. Le regard vivant, vibrant, aimant ; les pupilles dilatées, figées à tout jamais, brûlées par le soleil, font de nous des tas de pierres. Seulement, des pierres.

Le regard insuffle l'énergie qui fait pousser les arbres comme des êtres vivants qui veillent et nous élèvent au-dessus des nuages, où le soleil brille et ne brûle pas. Il fait pousser les arbres, dont les feuilles filtrent la lumière du jour qui se lève, et soulève nos poumons de l'air que l'on inspire, que l'on expire, que l'on respire en sentant circuler la sève de nos veines ; les arbres, dont les racines fortes et puissantes sont attachées à la terre mère, qui nous ancre ; les arbres, dont les troncs abritent la vie en leur sein, abritent nos vies en son sein, et nos généalogies, nos ancêtres assises à chaque étage, sur chaque petite brindille.

Dans le jardin où j'ai grandi, il y avait un cerisier qui ne fleurissait pas, et qui ne donnait pas de cerises. Il avait la maladie d'amour, car il n'avait pas été assez aimé. Je suis longtemps restée assise à son chevet, à le regarder sans réussir à le guérir. À côté de mon arbre fruitier, un griottier qui fleurissait de cerises aigrettes, qui n'auraient même pas donné de bons clafoutis. Mémé faisait des clafoutis et des tartes aux pommes, malgré ses quatre-vingt-dix ans. Elle me disait toujours de ne

pas me forcer à manger si les gâteaux n'étaient pas bons, car elle doutait toujours qu'ils soient bons ; je les dévorais dans le silence du salon où seule la pendule donnait encore l'heure, pendant que les chiffres et les lettres semblaient égayer sa journée. Au rythme des voyelles et des consonnes, je lui parlais de moi, elle m'écoutait mémé et elle riait bien souvent. Quand je repartais, elle me disait toujours « Adieu ma cocotte, et couvre toi bien, tu vas prendre froid » avec un léger accent qui venait d'ailleurs. Je n'allais pas très loin, j'allais à deux étages au-dessus retrouver Méduse qui n'aimait pas le temps que je passais loin d'elle, proche de son bourreau, et me le reprochait à sa manière. « Mémé a toujours des glaces pour moi dans son congélateur » – « Non, m'a-t-elle répondu, c'est moi qui les achète sinon mémé ne penserait pas à toi ».

De la fenêtre où je m'ennuyais, je voyais le toit de l'église où quelques années plus tard des amies, des connaissances, des femmes du quartier m'ont poussée pour aller embrasser Méduse, et un saule pleureur dont le seul nom me fascinait. Deux étages au-dessous, mémé refermait mon manteau, remontait mon col, et m'embrassait sur la joue. C'est le regard, c'est lui qui fait pousser les arbres pour que les petites filles grimpent, et qu'elles ne se pendent pas... Aux branches.

Je ne savais pas que je pouvais grimper aux arbres. À chaque fois que je mettais un pied sur le tronc, Marie poussait un cri d'effroi pour me mettre en garde contre le danger qui n'existait que dans sa tête folle. Je ne pouvais pas savoir que je savais grimper aux arbres, car je n'ai jamais essayé ; je suis tombée dans la tête de ma mère, avant même d'avoir essayé. Je ne savais pas marcher, je ne savais pas courir, je ne savais pas grimper aux arbres, mais je savais parler sans discontinuité, pour assurer un lien permanent avec l'autre. Je savais parler, je parlais, et je ne pouvais pas lâcher la main de Marie, pour me lancer dans le vide. Comme je n'avais pas de place assurée, je restais attachée au ventre qui m'avait subie, dans lequel j'ai pourri jusqu'à l'extraction à la ventouse, quand j'ai été tirée par une sage-femme assise sur le ventre de Marie pour aider à la descente. C'était une nuit de lune pleine et les patientes abondaient dans les couloirs de la clinique, couchées sur des lits de camp. Après quinze longues heures de contractions où son ventre refusait de m'expulser, mon cœur a commencé à ralentir ; mon père a fait un malaise et une infirmière l'a fait sortir de la salle où Marie n'accouchait pas.

Je suis morte cette nuit-là, cette nuit de décembre où il faisait un froid à vous glacer le sang. Je suis morte cette nuit-là. Et j'ai hanté la vie avec ma horde de fantômes jusqu'à ma naissance, un autre soir de lune pleine, en terre africaine. Au son des tambours battants, balafons vibrants, au son des voix qui se sont tues, j'ai trouvé la place que l'on ne m'avait pas faite, que j'ai longtemps revendiquée. J'ai levé la main pour me détacher de l'arbre où j'étais suspendue, où j'ai longtemps attendu, en silence. Et désormais, je prends la parole pour porter le monde d'une plume féconde que j'ancre dans l'espoir, que je nourris de notre histoire. Car désormais, j'écris, pour toi. Désormais, je nous écris pour que tu n'aies jamais peur de la nuit, pour que tu n'aies jamais peur des sorcières qui se penchent sur ton berceau, ce sont des fées qui chassent les crapauds et toutes les prophéties qu'elles viennent te conter, sont des prières pour demander au ciel de te protéger. Ce sont les ancêtres qui veulent te connaître et mettre dans tes rêves des promesses étoilées ; les fantômes sont partis, Anna Rose, tu peux fermer les yeux et te laisser bercer. C'est ton père qui chante, assis à nos côtés.

Un vingt décembre, le jour de mon anniversaire, j'ai reçu une carte écrite par Ginette, ton arrière-grand-mère ; c'était une héroïne ordinaire, qui vivait dans une banlieue difficile, perchée sur une colline. Elle gagnait peu d'argent, et continuait à faire des ménages et du repassage malgré son arthrite et ce petit mouvement de tête que j'ai toujours connu, et qui pouvait faire penser qu'elle avait la maladie de Parkinson. Elle m'écrivait à chaque fête, chaque anniversaire, chaque Noël, même quand je n'étais pas de la fête, elle m'écrivait une carte dans laquelle elle glissait un billet. Et quand je passais la voir, elle cuisinait pour moi, une quiche, la quiche de mamie Ginette. C'était une belle personne, qui avait élevé ses enfants, s'était occupée de son commerce et avait fini par être quittée par son mari volage ; ton arrière-grand-père, qui m'a aimé profondément Anna Rose, et qui t'aurait aimée tout autant. C'était un numéro ton arrière-grand-père, et maintenant que ses yeux polychromes nous ont quittés, ses enfants ne veulent plus regarder en face qui il était vraiment. Autrefois, on riait de ses balivernes, de ses mensonges auxquels il croyait, de ses escapades amoureuses, de son infidélité tapageuse qui faisait vibrer les nerfs de ton arrière-grand-mère même des années après leur séparation de corps. J'ai été élevée dans cette idée, que les hommes étaient tous faux, menteurs, infidèles, que les femmes devaient l'accepter et qu'elles le méritaient. Même Ginette, une femme indépendante qui partait en vacances seule, allait au dancing, et n'oubliait jamais les absents. Chaque année à la Toussaint, elle faisait de nombreux kilomètres pour mettre des géraniums sur la tombe de ses parents, et sur la tombe de Marie. Elle les avait perdus, très jeune, avait arrêté de brillantes études pour s'occuper de sa sœur cadette, et avait aussi arrêté le violon qu'elle jouait avec amour. Elle a essayé de transmettre cet amour à ses enfants, mais avec tant de force et de rage, qu'ils ont préféré laisser pourrir l'instrument dans la cave où il a fini par être volé.

Un vingt décembre, Ginette m'a écrit qu'elle était fière de moi, car j'avais survécu à la mort de Marie, que j'avais obtenu un diplôme secondaire seule, sans le soutien de personne. Ginette était fière de moi, et c'est la seule personne parmi ma famille de sang qui ait su me le dire et me voir telle que j'étais vraiment, sans projeter sur moi ses failles et

ses espoirs. Elle me regardait avec la fierté des étoiles qu'elle avait dans les yeux quand elle disait au monde, aux vendeuses des boutiques, aux médecins qui la suivaient, que j'étais sa petite fille. Son sourire devenait une voie lactée et de la poussière d'étoiles me soulevait de terre pour me porter haut dans le ciel, là où je brillais, là-haut, je touchais l'éternité avec dans une main une tasse de thé chaud, et dans l'autre une part de quiche. Ginette m'a nourrie de fierté, d'amour discret et m'a souvent remise face à moi-même, car dans son regard, c'est bien moi que je voyais.

XXX.

Sortir du ventre de la terre

entre les entrailles du vent

mourir puis renaître.

J'ai choisi de vivre. C'était le seul choix possible en réalité. De redessiner moi-même un sourire sur le bois de mon désir de vivre. Il a fallu que j'aie cherché à l'intérieur de moi des pinceaux et des couleurs, pour commencer à redessiner mes contours. J'ai pris de la peinture qui accroche le bois, car la peinture à l'eau s'efface avec les larmes, et ne laisse aucune trace de l'esquisse, du dessin, de l'arc-en-ciel qui voulait éclairer le noir de lumière.

Ne crois pas que cela ait été facile. Je suis morte bien des fois dans notre maison de poupées sans portes et sans fenêtres, où personne ne prenait la peine de se déchausser, où personne n'attendait sur le seuil que je l'invite à rentrer. J'ai choisi de vivre, Anna Rose. Dans une maison bleue, où pousse le muguet. J'ai trempé ma plume dans l'encrier de mon petit bureau en bois d'écolier. Et j'ai dessiné les murs puis le toit avec une cheminée pour réchauffer le ciel de nos sourires d'été. J'ai rajouté des fenêtres et des portes qui ferment à clé. La clé, je l'ai donnée à ton père.

Je suis la dernière poupée. La première de l'ordre inversé. Et désormais, tu es la deuxième femme, deuxième génération.

Libre.

Déliée du passé, légère du poids des ancêtres qui nous écrasaient, éloignée des projections qui nous enfermaient, de la culpabilité transmise en papier remâché, des secrets qui cousaient nos lèvres brûlantes avec du fil doré, du danger qui tournoyait, des vautours qui sentaient notre odeur putride, des mensonges, des non-dits, des fantômes. Tu es la deuxième génération, Anna Rose.

Libre.

Et tu ne seras pas une victime de la société, du monde, de la culture, de la religion, de ce que les hommes en font, des traditions, des rites, des regards, des insultes, des certitudes, des autres et de toi-même.

Tu ne seras pas une victime, car tu refuseras de l'être. Et ne crois pas ceux qui disent le contraire, que les femmes exagèrent, qu'elles se victimisent quand elles disent le harcèlement qu'elles subissent, quand elles comptent le nombre de leurs sœurs qui tombent sous les coups, quand elles demandent du respect, de la considération et de la dignité. Ne crois pas ceux qui les accusent d'être féministes, de vouloir prendre le pouvoir comme une horde de mantes religieuses castratrices, et d'oser s'attaquer à la toute-puissante masculinité. Ni ceux qui disent que les féminicides n'existent pas, ceux qui excusent leurs auteurs en argumentant qu'il y a aussi des femmes qui battent et tuent leur mari. Que les femmes cherchent les coups, qu'elles sont perfides, menteuses et manipulatrices ; que celles qui sont tombées, mortes sur le pavé, auraient dû partir. Parfois, elles l'ont fait ; d'autres fois, elles sont restées pour leurs enfants, elles se sont enfermées dans la honte, elles ont cru que ça allait s'arranger, elles ont pensé que c'était leur faute, elles sont restées sidérées, et elles sont mortes, sur le pavé. Elles ne savaient pas qu'elles pouvaient faire autrement, qu'elles méritaient d'être respectées, qu'elles méritaient d'être aimées, et qu'on n'aime pas au point de frapper, de mordre, d'emprisonner. On n'aime pas au point d'insulter, d'humilier, de piétiner. On n'aime pas au point de défenestrer, de poignarder, d'écraser. On n'aime pas au point d'assassiner. On ne frappe pas une femme, même pas avec une rose disait ton arrière-grand-père.

Quand il était au régiment, il écrivait des chansons et gribouillait des dessins dans un carnet en cuir marron où je me perdais dans les heures où Méduse voulait bien me le prêter. Il regroupait les paroles, la forme des arbres, le chant des oiseaux, la beauté d'un monde en dehors de l'armée, de la guerre qui grondait et de l'absence de sa femme à laquelle il écrivait des lettres manuscrites et enflammées dans ce petit carnet. Elle était le poème qui le maintenait en vie.

Chaque femme est un poème, elle est la vie elle-même qui souffle les vers et les rimes, les rires et les joies. Un poème qui devrait être découvert avec le bout des doigts et appris délicieusement avec respect pour ne pas trahir les images qui s'arriment à ses Alexandrins. Un

poème délicat, qu'on devrait souffler en murmure à l'oreille du vent, comme ton père me l'a appris. Car avant lui, j'étais un bruissement d'ailes, un vers sur une feuille qui cherchait la bonne prose, je n'étais pas poème, je rêvais de poésie... Prévert, Éluard, Aragon et Elsa. Il m'a donné la force d'être celle que je suis, d'incarner le poème que je portais en moi, car j'étais bien poème, mais je ne le savais pas et c'est entre nos lignes que je signe ton nom, Anna Rose.

Tu es un poème.

Ne crois pas ceux qui disent le contraire et frappent à la machine tes lettres de papier. C'est dans l'encre de Chine que tes mots sont gravés et écrits à la main.

Tu es un poème pour les femmes de demain.

*A l'ombre de Trintignant**les corps se ramassent à la pelle**et les femmes se lèvent.*

Le romantisme à la française nous a tués ; il s'est immiscé dans la pensée collective, a modifié notre rapport à l'amour et nous a fait croire que les petits garçons qui poussaient les petites filles dans la cour de récréation, qui tiraient sur leurs nattes, étaient des petits garçons amoureux. Il nous a fait croire que les grands garçons qui aimaient au point de tuer, étaient des grands garçons amoureux. Il a continué à nous faire croire que l'amour était forcément douloureux, un combat, une guerre comme me l'a dit mamie Ginette, ton arrière-grand-mère ; un sacrifice. Et elle s'est sacrifiée Ginette pour sa famille, pour son travail, pour sa stabilité, pour sa sécurité, pour son rêve d'un couple parfait, celui que ses parents n'avaient pas réussi à former, divorcés avant même que le divorce existe. Elle a accepté les infidélités d'un mari qui a fini par la quitter pour une autre femme, après trente ans de mariage choisi. Elle s'est sacrifiée comme Marie, et comme d'autres Marie avant elle par amour. Elle était de ces femmes qui croyaient que l'amour, c'est accepter les mensonges, les trahisons, les coups, les manques de respect, les humiliations et les cris. Les attaques épuisantes qui maintiennent toujours en alerte, car elles peuvent surgir à n'importe quel moment et frapper même quand on est préparées, même quand on a tout fait pour les éviter. De ces femmes qui croyaient qu'on doit tout accepter par amour ; le désir des hommes, des sociétés, des cultures, des religions, le désir d'autres qu'elles-mêmes alors qu'il ne devrait à priori pas les concerner.

Le désir, cet étranger, le désir que Marie considérait comme coupable, qu'elle habillait de vulgarité à chaque fois qu'il pointait le bout de son nez, qu'elle voyait arriver chez sa fille adolescente, qu'elle mettait plus bas que terre et qu'elle piétinait comme un péché qu'elle ne pourrait pas pardonner. Une femme désirée méritait à peine le trottoir, même si cette femme était sa fille qu'elle avait exposée au danger, au désir d'un adulte qu'elle excusait, car il avait lui-même été victime avant de devenir

bourreau. Une femme désirante était juste en dessous du trottoir, dans le caniveau ; et j'ai moi-même refusé ce désir à mon corps pendant des années, car il était marqué du sceau de l'interdit et de la honte. Parce que Marie me l'avait transmis, mais aussi la société dans laquelle j'ai grandi. Une société qui ne m'a pas appris à être une femme sujet de son désir ; mais qui m'a définie en fonction du désir d'une société pensée par des hommes. La prophétie s'est penchée sur le berceau de Marie, sur celui de Ginette, sur le berceau des générations sacrifiées.

La prophétie ma fille, celle des fantômes qui se sont envolés avec les chaînes que nous nous étions mises autour des pieds, pour nous empêcher nous-mêmes de marcher vers notre liberté, les bras ouverts et les poings baissés.

Tu es la deuxième génération Anna Rose, libre. Tu as le choix de tes larmes, et de tes combats.

Tu as le choix de ton engagement comme Tata Wapondi te l'aurait dit, et bien d'autres femmes fortes, des femmes puissantes, qui m'ont inspirée, soufflé leur désir de vivre, leur désir de dire, leur désir de ne plus subir le désir des autres, et d'incarner pleinement leur désir propre ; lavé des projections. Quoi que tu fasses, nous serons fières de la femme que tu choisiras d'être, et de devenir.

C'est une marche semée d'incertitudes, où tu devras toujours garder tes yeux noirs ouverts pour ne pas chuter, et continuer à avancer en observant les cailloux qui te feront trébucher. Tu devras parfois les bouger, et ce sera facile quand ils seront légers comme des galets avec lesquels on fait des ricochets sur une mer plate, mais quand ils seront plus gros, plus épais et plus lourds, quand ils seront plus rapides, quand ils seront jetés, quand tu seras finalement lapidée, tu devras faire preuve de patience pour pouvoir les déplacer ou trouver comment les éviter, les survoler même. Tu y arriveras, et tu ne seras pas seule ; cette marche ne peut pas se faire seule, pas entièrement. Elle est tressée de nos utopies, de liens en peines mêlés pour un peu plus de cette humanité qui manque cruellement aux gens qui restent assis. Tu devras t'appuyer sur les autres, sur tes sœurs qui te donneront la main, pour que tu continues à avancer jusqu'au point où tu ne pourras plus avancer, mais où tu seras et resteras debout. Chaque pierre que tu auras déplacée, chaque petit caillou deviendra précieux ; ils te donneront la force de regarder au-delà de ce possible bout de terre, le chemin parcouru ensemble.

N'oublie pas de t'émerveiller Anna Rose, même quand tu auras grandi, continue à garder en toi ce petit bout d'enfant qui sourit à chaque fois que tu descends un toboggan, toujours le même toboggan que tu descends pendant des heures, avec le même sourire. Je te rends ton sourire sans penser au moment où tu grandiras, au moment où je ne pourrai plus te protéger de la violence du monde. Il n'y a rien d'autre à part ton sourire qui ouvre les portes de l'arc-en-ciel, ton sourire qui me reconnecte avec l'enfant que j'ai sans doute été un jour, ton sourire qui ressemble au sourire de ton père. Il a plusieurs couleurs : un sourire

d'enfant espiègle qui s'apprête à faire une gentille bêtise, un sourire d'enfant inquiet qui pose un regard interrogateur sur le monde qui lui échappe, et un dernier sourire qui n'appartient qu'à nous, quand la petite lampe de chevet est allumée, et qu'il n'y plus de place pour le reste du monde à cet instant précis.

Tous les temps se mélangent, et se conjuguent ; il n'y a pas de présent, plus de passé, mais juste l'émotion de notre musique qui joue les mêmes mots, au même tempo. Quand le jour tombe, il m'offre le poème que nous jouons ensemble en partition, en chorale, en chœur et encore avec quelques fausses notes, qui s'accordent parfaitement à la musique que nous jouons ; car même sans suivre les lignes du cahier, nous improvisons les silences.

*Il y a des silences pudiques,
des silences tristes,
des silences émus,
des silences qui nous bouleversent le corps et l'âme,
des silences de rage où l'on enterre les mots,
où on les mâchouille pour éviter de les jeter à la figure,
pour éviter de faire mal à l'autre, l'être aimé.*

Parce qu'aimer, c'est protéger l'autre des orages et des tonnerres, c'est lui prendre la main quand les gouttes tombent pour l'inviter à danser avec elles. Lui tendre un parapluie, le tenir au-dessus de lui pour que ses cheveux ne soient pas mouillés et qu'il ne s'enrhume pas.

Le réchauffer en rentrant dans son chez-soi en tenant dans ses mains ses doigts meurtris de froid. Lui tendre un thé chaud, préparer un gâteau, et lui souffler des mots pour qu'il s'endorme avec au coin des lèvres, un peu de lait et de miel. Le regarder dormir, écouter ses silences qui remplissent le vide. Aimer ce n'est pas de jouer toujours juste Anna Rose, mais d'accorder ses silences.

XXXIV.

Il est difficile de naître fille dans une société où le virilisme s'octroie un droit de propriété sur nos corps.

*Une société qui
nous tue,
nous mutile,
nous assassine,
nous excise,
nous viole,
nous vitriole,
nous marie,
nous juge,
nous insulte,
nous dénigre,
nous rabaisse,
nous lapide,
nous stérilise,
nous enterre,
car nous sommes
nées fille.*

Ne crois pas que le pays où tu es née, celui où tu grandis, soit privilégié ; interroge toujours le sens des choses. Tu es citoyenne d'un monde libre Anna Rose, et les injustices te concernent, car nous t'avons donnée des

pupilles noirs grandes ouvertes sur la vie et une voix, une voix pour chanter les possibles. Tu dois l'écouter, la laisser résonner en détendant totalement ton périnée pour chanter, dire, clamer et déclamer ta présence au monde. C'est quelque chose dont on parle peu, sûrement par pudeur. Le diaphragme prend appui sur le périnée pour projeter la voix sur la base d'une respiration profonde : le ventre est essentiel pour être au monde, pour porter la voix, pour être libre.

Pendant de longues années, j'ai souffert d'angines et d'extinctions sidérales de ma voix qui restait coincée quelque part dans ma gorge nouée. Je ne pouvais pas parler ; à force de me taire, de serrer les mâchoires, de contracter mon ventre et mon corps entier, je perdais la voix. À force de chanter, enfermée dans les toilettes où personne ne m'entendait, ne m'écoutait, ne me voyait ; à force de me taire, je perdais la voix. Et mon corps souffrait, mon ventre tirait, ma tête explosait de migraines transmises par la magie de la génétique, qui me rappelaient que j'étais née fille, et que j'appartenais à cette famille.

Cela recommençait tous les mois ; cela a commencé le jour de mes onze ans. Ma tête était celle d'une enfant, mon corps pensait autrement et le regard des autres, des hommes, changeait.

Un homme aux cheveux blancs s'approche d'un enfant de douze ans pour lui parler, ses yeux dégoulinent d'envie de la toucher ; il est bien plus âgé que son grand-père qui arrive en courant avec au fond de ses yeux verts, des éclats de noir. Le vieil homme s'éloigne. C'est un musicien renommé de la région, réputé pour séduire de très jeunes filles. Dans l'imaginaire de la famille, la petite fille a failli se faire enlever ce jour-là. Son grand-père a souvent raconté cette histoire, et elle ne savait pas si elle devait se réjouir qu'un pédophile ait voulu la séduire, ou si elle devait en avoir honte, car le mot n'était pas bien ajusté à la réalité de ce qui s'était passée, de ce qu'il aurait pu se passer de plus grave.

Le romantisme à la française nous a tuées Anna Rose ; il a parsemé de poésie l'ignominie en parlant de séduction pour ne pas parler de viol, en parlant de ballets roses et de mains baladeuses. Il a mis du lyrisme où il ne devait pas y en avoir pour rendre acceptables des actes incriminables et pour excuser leurs auteurs qui sont parfois même élevés au rang de victimes. Roman Polanski, une victime parmi d'autres d'une chasse aux sorcières, d'un déchaînement médiatique, d'une hystérie collective, d'un matraquage féministe, un génie dont on voudrait faire un monstre. On discourt sur l'âge de l'adolescente que le réalisateur reconnaît avoir violée, on fait passer une adolescente de treize ans pour une femme et qui plus est une séductrice. On discute les âges comme on discute les mots, pour faire croire aux femmes dont la puberté rend le corps désirable pour les autres, la plupart du temps les hommes, que ce n'est pas si grave de se faire tripoter le ventre, les fesses, les cuisses ou toute autre partie du corps, que ce n'est pas si grave de se faire violer ; et qu'elles l'ont souvent bien cherché.

Le romantisme à la française nous a tuées en mettant de jolis mots sur des choses viles, en enrobant de lumière ce qui laisse des traces indélébiles dans les mémoires du corps, en ne protégeant pas ses enfants, ses filles condamnées à se taire sous le sceau de la normalité.

Il fait chaud ; elle est en maillot de bain. Elle plonge dans la piscine. L'eau la rafraîchit. Elle sent une main qui l'effleure. Elle a dû s'approcher trop près d'un vieil oncle qui a plongé lui aussi dans la piscine. Elle le regarde. Il la regarde, aussi. Elle se sent gênée. Elle sourit. Il sourit, aussi. Elle a dû s'approcher trop près de lui. Et pourtant, il continue à se rapprocher d'elle. Elle sent une autre main qui l'effleure, toujours la même main qui fait semblant de se perdre dans l'eau claire de la piscine. La main d'un vieil oncle ne se ballade pas sur les fesses d'une enfant de treize ans. Elle doit se tromper.

Il est difficile de naître fille, Anna Rose. Quand on est exposé au regard des autres, des hommes, des regards intrusifs qui arrachent les vêtements, des regards fixes qui voient un bout de viande qu'ils ont envie de claquer comme un steak sur l'étal du boucher, pour le dévorer jusqu'à l'os, jusqu'à la moelle, et le recracher après l'avoir mâché et remâché, des regards qui pénètrent dans un décolleté, qui pénètrent sous une jupe, qui te suivent dans la rue, qui te suivent sur les réseaux, des regards qui se donnent le droit de regarder, de juger à la hauteur ou pas du désir. Et ce désir peut être sans limite ; il doit être assouvi de n'importe quelle façon parce que c'est son seul dessein et que nous devenons un objet à posséder. C'est ce qui est dangereux Anna Rose, non pas que ce désir soit sans limite, mais que nous le croyions et qu'en son nom, nous acceptions d'être dépossédées de notre place de sujet pour devenir un objet qui pourrait tout combler.

Les regards qui se perdent, devraient apprendre à se retrouver à la bonne place, dans un endroit moins pulsionnel, plus civilisé, où nous pourrions marcher ensemble l'un derrière l'autre, sans avoir peur de ce qu'il pourrait se passer. C'est le respect de notre intégrité, de notre corps qui ne devrait pas avoir à se cacher, car des regards se perdent sans arriver à se retrouver. Et qui plus est nous accusent ; comme si un voleur accusait un créateur de faire des vêtements tellement beaux qu'on a envie de les porter. Ce serait absurde ; comme de vouloir nous couvrir, rallonger la longueur de nos jupes, nous mettre un col roulé pour nous protéger, pour notre bien. Notre bien serait que nous puissions nous habiller comme nous le souhaitions, sans être assaillies par un flot de regards et de mots. Car les mots accompagnent souvent les regards, des mots rarement doux, agréables à l'oreille comme une ritournelle, une sérénade, un mademoiselle, vous êtes si belle, vous êtes jolie ; mais des mots durs, rugueux, qui glissent sur la peau comme un gant de crin, qui crissent à l'oreille comme un bruit de fourchette, des mots insultants, irrespectueux, tombés dans le langage courant.

La première fois que j'ai entendu un « t'es bonne » lancé par la portière d'une voiture, je devais avoir quatorze ans et je suis restée interdite devant ce mot que je ne comprenais pas. Ma meilleure amie, qui

m'accompagnait, m'a demandée en riant comment il pouvait le savoir, car il ne m'avait pas goûtée, en référence aux glaces que nous étions en train de manger. Nous en avons plaisanté avec la naïveté de notre âge, en imaginant les parfums que nous aurions entre la pistache pour moi et le chocolat pour elle. Il y a une différence entre dire à une femme qu'elle est bonne et lui dire qu'elle est belle : le sens n'est pas du tout le même.

Le premier adjectif a une connotation sexuelle, il exprime un désir et entre les deux adjectifs, la ligne du respect. Avec le temps, dire à une femme t'es bonne est devenu courant, et l'adjectif s'est en plus paré d'injures et de gestes obscènes. Comme les autres femmes, j'ai été allégrement traitée de fille de joie entre autres mots que certains hommes pensent être le synonyme de femme. Ces insultes sont toujours empruntées du désir écrasant, imposé à celles qui n'ont rien demandé et qui le reçoivent comme une gifle ou comme une parole banale, dans une rue ordinaire. À certains endroits, les femmes n'entendent même plus ces insultes, qui font partie du paysage sonore comme une pollution auditive, avec les mêmes répercussions pour soi, m'aime. Le monde s'est habitué à la violence Anna Rose.

Je regarde la télé, j'écoute la radio et je passe beaucoup de temps sur les réseaux sociaux. J'observe le monde, je le scrute, le dévisage pour essayer de l'envisager davantage. Et j'écoute du rap, pour écouter ce que ton frère et tes sœurs écoutent, ce que les jeunes que j'accompagne écoutent, pour écouter ce que tu écouteras toi. J'écoute du rap pour savoir, pour comprendre, ce que ton père appelle la vulgarité du monde qu'il trouve sans limites, à l'image d'un certain rap qui est loin de rendre aux ondes la poésie du monde. Un rap sale comme certains jeunes le nomment, qui insulte les femmes à chaque phase, chaque phrase sans que cela ne soit même considéré ou compris comme une insulte. On dit, on clame, on déclame, on chante, on rappe, on slame, toujours les mêmes insultes témoins d'un monde phallocratique, où la puissance est attribuée à l'argent et à la femme que l'on possède, comme on possède l'autre.

Les insultes misogynes sont entrées dans beaucoup de dictionnaires, comme les insultes raciales et homophobes ; et bien souvent sans que ceux qui les emploient ne s'en aperçoivent. On dit sans réfléchir, sans prendre le mot à sa racine, au pied de sa lettre, sans comprendre, sans entendre la haine qui se cache derrière le mot. Il faudrait interroger le sens de tous les mots pour qu'ils restent vivants, et ne tombent pas dans le langage courant en ayant perdu leur essence même. Les mots ont un sens à rappeler pour que les petits garçons de demain ne grandissent pas en insultant les petites filles, et que les petites filles ne grandissent pas non plus en acceptant d'être injuriées dans la rue, dans la cour, à la maison, mais aussi dans des chansons que tous ensemble, les filles et les garçons chantent à tue-tête viens ici sale bip que je te bip, tu vois, je sais que tu aimes ça.

La société a laissé rentrer la pornographie et sa fantasmagorie de soumission dans les maisons, les foyers, les écoles, par un accès toujours plus rapide à l'image. Elle a intégré cette image, toujours plus déshabillée, toujours plus retouchée, toujours plus présente, toujours plus ; on consomme toujours plus, et on consomme l'autre comme un produit qu'on ne prend pas le temps de désirer, à la recherche de toujours plus de sensations fortes. On consomme en réalité, des images

que l'on confond avec des êtres humains, et que l'on pense être à notre disposition tout de suite, toujours, tout le temps et partout.

Et dans ce monde au narcissisme blessé, les femmes seraient tellement mieux si elles étaient plus musclées, plus minces, plus grosses, plus sapées, plus maquillées, plus naturelles, plus bronzées, plus épilées, avec les ongles plus longs, si elles collaient parfaitement à ce que chaque homme veut. Si elles ressemblaient à une autre, elles seraient tellement plus... elles seraient une autre en réalité.

Les remarques m'ont meurtri Anna Rose, sur mon poids, sur ma taille, sur ma dysmorphie faciale, sur mes dents tordues, sur mes fesses trop flasques, sur mes hanches trop larges, sur mes cuisses trop épaisses, sur mes jambes trop droites, sur mes sourcils trop fins, sur mes sourcils trop épais ; sur toutes les autres filles auxquelles je ne ressemblais pas. J'ai commencé à me diminuer, à vouloir changer, à me moquer de moi-même et à vomir Anna Rose. J'ai commencé à envier ces filles auxquelles je ne ressemblais pas, à les détester parfois alors qu'elles ne méritaient pas ma haine. Elles ne savaient pas que le regard de mon père s'était porté sur Camille quand il m'avait effacée de la photo de famille ; qu'elle était tellement plus jolie, plus souriante, plus agréable, plus gentille et profondément attachée à moi, alors qu'on ne se voyait pas, ou peu. Elle cherchait mes genoux, mes bras, le regard d'une grande sœur que j'aurai pu être, que j'aurais aimé être. J'ai passé une partie de ma vie à vouloir être belle, brillante, amusante, populaire, aimée. J'ai passé une partie de ma vie à vouloir être reconnue, et je me donnais tous les moyens de l'être en réalité. Je travaillais avec acharnement pour avoir les meilleurs résultats scolaires, pour être une enfant qui ne décevrait pas. Je ne me donnais pas le droit d'échouer, d'être à une autre place que celle à laquelle on m'avait assise sur la photo de classe. J'ai grandi en restant cette enfant modèle pour ceux qui sont venus remplacer mon père puis ma mère, dans une recherche toujours plus grande d'affection, d'amour et de reconnaissance. Je devais plaire à tout prix pour ne pas être à nouveau laissée, et pour ne pas en mourir. Le sentiment d'abandon est un anéantissement. C'est le conte d'Andersen qui mène inexorablement à la mort de la petite marchande d'allumettes, qui n'a pas suffisamment de lumière en elle pour éclairer la nuit. À force de brûler des bouts de bois pour se réchauffer, elle succombe dans le froid en regardant par les fenêtres éclairées, le bonheur des familles auxquelles elle n'appartient pas. Les allumettes entretiennent l'espoir que la porte s'ouvre sur une main tendue, une assiette pleine et un sapin garni, mais quand le paquet est terminé, il ne reste que des cendres.

Je n'avais pas de soufre, mais un tas de cailloux que je frottai l'un contre l'autre pour provoquer une étincelle. Je n'avais pas de feu à l'intérieur de moi et pour me réchauffer du froid, je cherchais un abri

dans le cœur de quelqu'un. Et je passais mes réveillons seule, en imaginant une autre vie, une autre famille où j'aurai une place à table. Je suis passée de la photo de classe à la photo postée sur les réseaux sociaux. Mais je n'avais toujours pas de place sur la photo de famille. J'étais un fantôme que la lumière de l'objectif ne captait pas, une princesse enfermée dans ses névroses, qui attendait qu'un prince ne vienne la délivrer en lui ouvrant la porte. Des princes sont venus, des vrais. Pas ceux des dessins-animés, mais ceux des livres : qui maltraitent la Belle au bois dormant et ses sœurs, qui se battent pour lui, le prince charmant. Il aura fallu attendre la Reine des Neiges pour que la sororité soit une valeur dans un dessin-animé de Walt Disney, pour que les princesses s'entraident et s'aiment plutôt que de se déchirer. Mais aussi pour qu'une princesse soit l'héroïne de sa propre histoire, sans attendre qu'un prince ne vienne la délivrer. Et je comprends désormais la passion des petites filles pour Elsa et Anna ; elles sont des femmes libérées du romantisme qui nous a tuées. Elles n'attendent pas dans cette position de vulnérabilité qui entraîne un rapport déséquilibré entre une femme en détresse, et un homme pour la sauver. En ouvrant elles-mêmes la porte de leur royaume, elles ont barré l'entrée à la masculinité toxique comme on la nomme aujourd'hui. Elles sont des femmes fortes, des femmes puissantes et indépendantes.

Ce modèle n'était pas disponible quand j'étais enfant ; Blanche neige chantait désespérément, Cendrillon espérait, la Belle aux bois dormait. J'ai grandi en étant soumise au dictat des contes de fée, à leur volonté et à leur loi ; le prince charmant pouvait me prendre, me jeter et m'écraser en absorbant au passage un peu de ma confiance, de mon estime et de ma dignité. Et plus il m'avait entendu chanter dans ma clairière abandonnée, plus il savait repérer mes cicatrices et s'infiltrer à l'intérieur pour les gratter puis soigner la purulence avant d'arracher la croûte d'un coup sec et strident. J'étais vulnérable, suffisamment désespérée pour être la proie idéale des manipulateurs, des pervers et des destructeurs qui aimaient se regarder au travers de moi, et constater leur toute-puissance narcissique tout en me reprochant d'être une souillon, une pauvre victime qui n'avait pas l'étoffe de devenir une princesse malgré tous les efforts que je faisais pour en être à la hauteur. Et la rage continuait à tirailler mon ventre, à exploser les murs de ma maison de poupées, à fissurer ma joue en porcelaine qui n'avait qu'une

envie, se briser au premier rayon du soleil pour être enfin celle que j'attendais. La rage m'a sauvée, elle a transformé les agressions que je ne pouvais pas verbaliser, que je ne savais pas reconnaître comme ce qu'elles étaient, car je me suis habituée à la violence ma fille. Et je me suis épuisée à vouloir ressembler à celle que je n'étais pas, celle qu'on voulait que je sois, pour être aimée.

J'ai accepté toutes les remarques qui me diminuait, toutes les insultes qui attaquaient mon corps, ma tête, mon âme. Je n'ai rien dit quand on m'insultait, quand on pensait me faire des compliments en m'écrasant sous le poids de propositions sexuelles qui auraient dû me flatter, car au moins, je plaisais et je ne pouvais pas m'en plaindre. Je n'ai rien dit non plus quand on m'a commentée, notée comme une nuit sur Booking, un plat sur Tripadvisor, un trajet en Blablacar, quand on m'a diminuée, attaquée, comparée, rabaisée, quand on a voulu me faire croire que je ne serai jamais à la hauteur de la moindre petite hauteur. Je n'ai rien dit quand on m'a frappée, quand on m'a agressée, que les mots ne suffisaient plus à me toucher. Je n'ai rien dit, et aujourd'hui encore, je me retourne quand j'entends derrière moi un bruit de pas, un frottement, une respiration, quand j'ai l'impression de ne pas être seule dans la rue.

Je rentrais chez moi, dans mon petit appartement sous les toits. J'ai entendu claquer derrière moi la lourde porte cochère qui ouvre sur le couloir et en face de moi, la grille qui mène à une cour intérieure où des voitures se garent. Je passe les boîtes aux lettres, je monte quelques marches, je sens un souffle. Je redescends les marches que je viens de monter ; il est en face de moi. Je fais semblant d'aller ouvrir ma boîte aux lettres, je tente de l'éviter, mais il avance et me plaque contre le mur. Il me dit qu'on va monter chez moi pour faire l'amour, je le repousse d'une main, ma voix reste bloquée dans mon larynx, ma respiration s'accélère sous le coup de la peur qui fige mon corps au sol. Il commence à perdre ses mains, sur moi. Il est tellement proche que je sens l'odeur de vieil alcool qui imprègne sa peau. Il comprend que je suis terrifiée, ce qui excite ses yeux vitreux et son corps qui se raidit comme un chien quand il flaire l'odeur du sang. Un bruit dans la cour, une voix, une voiture qui se gare, des gens qui parlent, une famille avec des enfants, il redescend une marche « T'as peur hein... Cries... Tu as eu de la chance cette fois ». Il s'enfuit. Je regarde la cour, je me jette contre la lourde porte cochère pour m'assurer que personne ne pourra plus se glisser avant qu'elle ne se referme, je monte les marches quatre par quatre, je trouve les clés dans mon sac, j'ouvre la porte, je rentre et je la referme aussitôt. Je reste de longues minutes debout derrière cette porte que je tiens ; ma tête ne semble pas comprendre ce que mon corps me dit, je suis incapable de penser. Je ne sais pas combien de temps, je reste sidérée derrière cette porte... Je prends le téléphone pour appeler ma meilleure amie. Je lui parle, mais mes mots ne s'ordonnent pas, ils mettent longtemps à sortir de ma bouche, je lui demande ce que je dois faire. Elle me répond qu'il ne m'a pas vraiment agressée. Je raccroche le téléphone, et rien ne se passe. Je reste assise plusieurs heures, seule. Je pleure, désormais.

XXXXI.

Deviens ton propre droit, femme,

Deviens celle que tu es.

Les femmes parleront quand on les écoutera, Anna Rose, vraiment. Quand on ne doutera plus de leur parole, quand on ne les prendra plus pour des hystériques. À une époque, Sigmund Freud a découvert la psychanalyse grâce aux hystériques de Charcot, des patientes qui souffraient de crises de conversion spectaculaires que le neurologue exhibait comme des monstres de foire. Et depuis, le terme qui fait référence à une névrose devenue discrète, continue à être employée à tort et surtout de travers comme un synonyme, encore un autre, du fait de naître fille. Il tire son origine de l'utérus, propre aux filles pour accueillir et porter à s'en courber le dos l'humanité entière dans un ventre arrondi. L'hystérie est une maladie qui vient dire la haine de certains hommes pour les femmes, et que l'on ne devrait pas attribuer à Charcot qui a au contraire essayé de montrer qu'elle n'était pas féminine, mais trouvait son origine dans des psycho-traumatismes. Le terme même revient à Hippocrate et au Moyen-âge, les femmes qui souffraient de ces crises symptomatiques étaient considérées comme possédées ; elles étaient exorcisées, puis un peu plus tard dans l'histoire, brûlées. C'était l'époque de la chasse aux sorcières où de nombreuses femmes ont été exécutées, souvent dans d'atroces souffrances, pas seulement brûlées, mais aussi noyées, écartelées, découpées, pendues. Et c'est toujours la même histoire Anna Rose, l'image de la sorcière continue à hanter les pays, les sociétés, les familles qui n'aiment pas les filles, simplement, car elles sont nées filles.

Ces pays, ces sociétés, ces familles sont traditionnellement misogynes et les filles sont maltraitées, vendues, mariées, violées, battues, mutilées, assassinées. Et c'est aussi notre combat ma fille, car nous sommes toutes reliées avec un fil invisible cousu de dignité. Ne crois pas non plus ceux qui disent que les féministes n'ont plus de vrais combats à mener : dans le pays où tu es née et où tu grandis, il y a encore des luttes nécessaires. Et je vais continuer à marcher vers un monde plus juste, plus humain et sûr pour l'enfant que tu es, pour la femme que tu seras demain. Je ne veux pas te laisser une société obscure où les

femmes gagnent moins, où elles sont révolues aux tâches ménagères, où elles sont précaires, où elles sont insultées à la radio, à la télé, dans les journaux, où elles sont moquées dans des blagues auxquelles elles doivent rire sinon elles sont à nouveau insultées, où on leur coupe plus facilement et plus souvent la parole, où elles sont agressées dans la rue, dans les taxis, mais aussi dans leur chambre à coucher, où elles doivent se justifier de la manière dont elles s'habillent, où elles doivent supporter les mains qui se baladent sur leurs fesses, leurs seins, leur ventre, où elles doivent utiliser une application contre le harcèlement, où elles doivent porter un bracelet connecté pour se protéger, où elles sont frappées, où elles sont tuées, où elles ne sont pas accueillies, pas entendues, pas écoutées.

Une collègue ou une connaissance, à qui je racontais une sombre histoire m'a demandée s'il s'agissait d'un abus ou d'un viol. Je suis restée interdite, comme à l'époque devant Marie, qui essayait de m'expliquer que les actes commis par le pédophile étaient moins graves, car c'était un abus et non pas un viol. Plus récemment, une amie chère m'a reprise à propos d'une actrice qui ne s'était pas faite violée mais s'était sentie violée, selon ses mots... quand on se fait cambrioler, il est d'usage de dire que l'on s'est senti violé, sans que personne ne vienne émettre un avis sur cette différence entre un viol et le sentiment de l'avoir été, comme si le sentiment était moins important que l'acte lui-même.

Les femmes parleront Anna Rose, quand on arrêtera de se mettre à la place des auteurs, des bourreaux, des tortionnaires, des violeurs. Quand on minimisera leur souffrance en répondant en termes juridiques, pénales, administratifs, distants ; pour une victime, une agression est une agression, qu'elle soit un abus ou un viol, c'est une intrusion dans son espace, dans l'intimité qu'elle a mis longtemps à construire. C'est une violence qu'elle n'a pas demandée, pas souhaitée, pas cherchée, pas consentie et pas aimée ; une violence qui deviendra un traumatisme avec lequel elle devra apprendre à vivre. Et la manière dont sa parole est accueillie quand elle décide de parler est aussi un traumatisme qui renforce sa honte et sa culpabilité, et continue à la plonger dans un silence assassin.

Les femmes parleront quand on arrêtera de leur demander pourquoi elles ont mis aussi longtemps pour sortir de ce silence, quand on arrêtera de leur demander de justifier la longueur de leur jupe, la profondeur de leur décolleté, quand on arrêtera de juger, d'interpréter, de douter, de se moquer en mettant en cause ce qu'elles disent, ce qu'elles font, mais aussi ce qu'elles sont. Trop moches pour être violées, en mal de notoriété quand on parle de personnalités publiques comme des actrices, comme Adèle Haenel qui entre autres femmes a eu le courage de parler. Il faut du courage pour le faire, mais il faut aussi du courage pour se taire.

Les hashtags des réseaux sociaux ont commencé à envahir les murs pour les abattre et les insultes ont répondu en écho aux coups de hache qui tombaient. À l'époque du #MeToo qui s'est largement diffusé pour dénoncer les agressions sexuelles et le harcèlement, je me suis moquée de ce mouvement que je ne comprenais pas en postant un #NotMeToo et c'est presque vexant. Ce que je considérais comme une blague était une attaque de la légitimité des femmes à dénoncer les agressions qu'elles vivaient et peut-être même leur réalité. Ce n'était pas drôle et c'était un mensonge, car je subissais les mêmes agressions, les mêmes assauts que je déniais. Que je considérais banales, normales, sans doute méritées, car je les recevais depuis toujours, depuis que ma poitrine avait commencé à déformer mes tee-shirts, mes hanches à déborder de mes jeans et que la prophétie avait scellé mes lèvres par un cadenas gravé sois belle et tais-toi.

Un soir, dans une rue un peu trop arrosée où je travaillais comme serveuse, un homme s'est mis à menacer les passants et à casser les vitrines. Quand il est arrivé à ma hauteur, il a mis son poing sur ma joue en me jetant au visage des termes largement déplacés et sexualisés. J'ai téléphoné à la police pour dire qu'il cassait les vitrines et le retour de l'homme au bout du combiné m'a laissée encore une fois interdite. « Voulez-vous porter plainte - pourquoi - car il vous a insultée et menacée - mais Monsieur, je ne vais pas porter plainte contre tous les hommes qui m'insultent et me menacent dans la rue, je passerai mes journées au commissariat ». Ce policier avait raison, j'aurai pu porter plainte et j'aurai dû le faire à chaque fois que la ligne du respect avait été franchie en menaçant mon intégrité.

La misogynie n'a pas de genre. Le sexisme est ordinaire. Je détestais les autres femmes, car j'ai croisé des hommes qui se sont donné le droit de juger mon corps et parfois même, ils disaient le faire pour mon bien. J'étais sans cesse comparée à celles que je n'étais pas, à celles que je ne serai jamais, car je ne satisferai jamais aux exigences de l'image qui nous enferme dans une réalité idéalisée qui n'existe pas et n'existera jamais, une réalité consommée et qui se consume en laissant derrière elle, une odeur de tabac froid. Je les détestais, car j'enviais ce que je n'avais pas : le regard des autres hommes et à travers lui, le regard de mon père. Et pour survivre à la rage qui rongait mon ventre au point de me tordre de douleur, j'éclatais de rire pour ne pas éclater en sanglots, en morceaux, pour ne pas éclater tout court. J'éclatais de rire en grinçant des dents, je riais de tout et avant tout de moi-même dans une violence qui ne cessait de faire des allers-retours entre moi et les autres. « Je suis une bonne petite grosse » était la sentence que je m'infligeais et qui faisait rire à gorge déployée ceux pour qui je me condamnais. Cette violence faisait écho à celle que je recevais comme un coup-de-poing et que je vomissais de manière à la rendre plus acceptable. Je demandais le droit de dire, d'exister, d'avoir la place que je suppliais quand je ne la prenais pas de force. Je pensais montrer aux autres, aux hommes que je pouvais les battre sur leur terrain, que j'étais meilleure, bien meilleure même ; en parlant de moi à ma place et avec dérision, je pensais reprendre le pouvoir. Et je me trompais de voix. C'était encore un combat et dans cette lutte, je me rabaissais. Je levais la main, car je ne savais pas que je n'avais pas besoin du regard de mon père, ni du regard des hommes qui sont venus le remplacer, pour exister.

J'étais légitime Anna Rose, je ne devais pas demander le droit d'être et encore moins m'en excuser. Je ne devais pas me comparer aux autres, ni accepter d'être comparée aux autres, ni ravalier ma fierté au point d'oublier ma dignité. Je suis longtemps restée assise dans le cabinet de ma psychanalyste pour réussir à le comprendre et pour accepter de rendre la culpabilité qui ne m'appartenait pas. Je me suis levée le jour où elle a pleuré, émue de voir une embellie après toute la violence que j'avais subie, de me voir naître à moi-même par l'interlude de ton père. Elle a lu son roman et m'a dit qu'il était profondément humain ;

elle a lu son roman comme pour me protéger, comme pour se rassurer de l'endroit où elle me laissait partir, après m'avoir accompagnée pendant de longs mois, ou pendant de longues années. Je suis partie vers cet étranger, le désir qui fait de moi ce que je suis devenue : une femme à sa juste place, sur le bon chemin.

*Je suis à ma juste place
sur le bon chemin,
à la croisée de ma propre route
sur laquelle ont marché
mes ancêtres, les fantômes
qui ont oublié de me nommer.
Gaëlle, fille de mes parents,
eux-mêmes enfants
de leurs parents.
Et j'ai longtemps marché
pour trouver la place
qu'on ne m'avait pas faite,
que j'ai longtemps cherché,
remonté les avenues
des amours insipides
à la recherche du signifiant,
sens premier, archaïque.
Je me suis perdue,
aux confluences des générations
avortées, je me suis nommée,
à moi-même.*

*Inscrite du côté de la vie
où j'accueille, cueille l'absence.
Et je vis, Ga-ËLLE.
Naissance de moi-même
et de ma singularité.
Petite fille, réparatrice d'âmes,
protectrice des vides absolu,
j'ai continué à mourir
dans le miroir
de leurs pupilles figées
qui se voyaient en moi,
qui ne m'ont pas laissé
de place, où marcher.
Seule, j'ai arpenté
à la recherche de
moi-même.
Je me suis trouvée.
Morte vivante.
J'ai survécu à l'enfer
des suicidés.
Je me suis trouée.
Et je suis là, ensemble.*

Loin des reflets enfermant.

Serments différenciés.

Je reçois, l'étrangère en moi.

Je suis née, Femme.

*A la commissure des livres
que j'embrasse, des pages entières
finies d'être déchiquetées,
que j'ouvre dans un soupir de joie.*

*Je suis née à moi-même
dans la trame de l'infini.*

*Je suis, Femme
désormais.*

Le mot femme suffit à me définir et à dire mon engagement. Le monde doit faire avec ma présence.

Le monde ne peut pas faire autrement que de me regarder, que de m'écouter.

Je suis une femme, debout.

Ton père aussi est une femme, ou peut-être est-il féministe. Ton père est une femme comme les autres.

Ton père est une femme formidable et toi aussi ma fille, tu seras une femme formidable. C'est ce que je te dirai tous les matins en passant le peigne dans tes cheveux et que tu seras face au miroir. Regarde la belle fille que tu es, regarde la belle femme que tu vas devenir. Unique et précieuse, comme Tata Charlotte te le dirait. C'est ce que je te disais déjà quand tu étais dans mon ventre, un petit bout trognon, qui est devenu une pomme d'amour que je croque de baisers et que je berce tout contre mon cœur habillé de la lumière d'un monde que tu as bouleversé. Un monde désenfanté.

À force de ne pas te rencontrer, j'avais fait un trait sur tes yeux noirs, sur tes cheveux vanille, sur les colliers de pâte à la fête des mères, sur les gâteaux au chocolat avec plus de chocolat autour de ta bouche et sur tes doigts que sur le gâteau lui-même. J'avais fait un trait sur toi ; à force de pleurer, de prier, de réciter des incantations, d'allumer des bougies, j'ai mis le feu à la forêt où les ancêtres veillaient. J'ai dansé autour du feu, j'ai appelé pour que les feuilles tombent de la cime des arbres où les enfants dorment en berçant le vide dans mon corps en transe, mais rien ne s'est passé. Je n'ai reçu que le silence en écho qui semblait se moquer et une pluie de cendres, terrible et désolée. Puis une feuille est tombée, je l'ai ramassée. Une feuille émue par nos silences s'est détachée d'un arbre où elle nous attendait. Une jolie feuille de marronnier, comme celui qui se trouvait dans le parc devant l'école où je jouais enfant à remplir mes poches de marrons. Une feuille est tombée, au parfum de manguier et j'ai écrit ton nom Anna Rose.

XXXXV.

Tu es venue me voir en rêve et tu m'as demandé de marcher pour toi et pour toutes tes sœurs. Tu m'as demandé de marcher et de continuer à écrire pour laisser une trace de nos luttes à venir. Le ventre plein du poème que je portais, j'ai commencé à marcher vers notre liberté avec les ancêtres qui m'ont portée, relevée, soufflée au vent nouveau. J'ai commencé à marcher sereine, avec mes sœurs rencontrées en route, j'égrène des poèmes ; elles ont parlé à mon âme, lui ont dit qui j'étais et qui je pouvais être si je le désirais. J'ai continué à marcher, et dans ma solitude, je sais que je ne suis pas seule car nous sommes des milliers à marcher désormais, nous sommes des millions pour ne pas laisser un monde où les femmes n'ont pas le choix de porter un enfant ou d'avorter, où elles sont poursuivies, accusées, emprisonnées, ou elles n'ont pas le droit de décider elles-mêmes de leurs corps. Nous marchons pour que toutes les femmes aient ce droit et ce choix, qu'elles arrêtent de porter le poids de la culpabilité, celui d'être nées filles dans un monde pensé par les hommes, où on ne les écoute pas, où il aura fallu des centaines de mortes pour qu'on puisse lire sur le pavé.

Je te crois.

Ne t'excuse pas.

Ne t'excuse de rien.

La révolution gronde du nord au sud : chiliennes, libanaises, mexicaines, espagnoles, allemandes, anglaises, françaises, belges, américaines, partout nous marchons pour dénoncer la violence ordinaire. Nous marchons pour être les danseuses, les réalisatrices, les écrivaines, les politiciennes, les musiciennes, les poétesses, les femmes que nous sommes déjà... Nous marchons pour ne plus être une image disponible pour les hommes.

Nous marchons

sous les cerisiers en fleurs,

dans un monde jasmin.

Où on ne tue pas les clowns qui résistent, ni les rêves qui persistent. On a enlevé nos chaînes, baissé les poings, ouvert les bras, taillé nos jupes, déchiré nos corsages. On a longtemps marché, emmenant avec nous les utopies voilées, les mortes ressuscitées et les enfants noyés. On s'est enfin posées dans une forêt de mots où les feuilles savent parler. Elles racontent des histoires qu'on écoute ensemble, blotties au coin du feu.

Elles parlent de toi.

Elles parlent de nous.

Le nouveau monde gronde, il est déjà demain, le bruit des talons scandent nos pas à l'unisson, nous marcherons ensemble, Anna Rose, ce monde-là t'appartient.

Tu es une femme debout.

Nous t'avons donné toute la dignité dont tu auras besoin pour bouleverser la vie, la tienne, celle de tes sœurs, nous t'avons donné un cœur. À l'encre de nos mains, inventé des refrains que vous chanterez encore quand nous serons parties ; les poèmes ne meurent pas quand les forêts les chantent, ils enchantent la vie de celles qui savent les écouter, de celles qui gardent l'espoir des rêves envolés.

Celles qui osent pour exister.

Voilà ce que je t'aurai dit, si tu étais née...

J'ai perdu un embryon, un petit embryon de huit semaines qui grandissait dans mon bas-ventre, et auquel je parlais en le berçant. J'ai beaucoup pleuré sans pouvoir le dire. Je pleure encore. Un embryon n'a pas de statut dans l'échelle de l'humanité, il n'est pas déclaré en mairie, ni même annoncé comme cet heureux évènement qu'il aurait dû être. J'ai perdu un embryon, qui aurait dû être un fœtus, puis un enfant trognon, j'ai perdu un miracle, mon miracle. J'ai appris que j'étais enceinte, après avoir uriné quelques gouttes sur une bandelette dans la cuvette des toilettes. Les toilettes sont un point central de cette histoire, c'est dans les toilettes que j'ai compris que j'étais une femme, que j'ai appris que j'étais enceinte, que ma mère a sans doute su qu'elle allait devenir mère, et c'est aussi dans les toilettes que j'ai perdu un embryon, un miracle. Je l'ai tout de suite senti en moi, mon corps ne m'a pas menti et il ne m'a pas non plus trahi, il a évacué mon utérus à force de contractions qui m'ont déchiré le ventre. J'ai pleuré de douleur, seule dans ma baignoire remplie d'eau chaude jusqu'au moment de la délivrance, dans les toilettes d'un cinéma. On ne parle jamais de ces rêves qui tombent dans la cuvette et qui partent comme des étoiles qui ont filé trop vite. Je suis restée assise avec mon miracle au creux des mains, à me demander si je pouvais l'emporter dans du papier comme un cadeau et le garder encore un peu avant de l'enterrer dans mes souvenirs. Puis j'ai tiré la chasse d'eau, j'ai refermé la porte derrière moi, je suis partie sans me retourner et j'ai commencé à marcher sur le désenfancement du monde, avec ton père à mes côtés, puis seule.

Je suis une femme debout.

*Je verse mon utérus
à travers les parois
j'ai mal.*

*Je regarde partir
l'eau en tourbillon
je meurs.*

*J'entends le silence
de ton cœur
je pleure.*

J'écris.

*Sortir du ventre de la terre, entre les entrailles du vent
mourir puis renaître, trouver sa place,
payer sa dette de vie, payer le prix de sa liberté,
être une femme libre.*

Ce livre est un poème ; c'est un cri d'amour à un homme, à l'enfant née de cette évidence, et à la vie, qui nous apprend à devenir celles que nous sommes. C'est dans des lettres adressées à sa fille, que l'auteure conte et raconte une histoire, à la fois personnelle et universelle ; celle d'une enfant à qui on n'a jamais appris à être une femme. Elle souffre, de ne pas trouver sa place dans une famille, et dans une société mal ajustées au désir, le sien. Jusqu'au jour où elle choisit de guérir, pour elle-s : les générations sacrifiées, et pour Anna Rose. Ce chemin de guérison sur lequel GaËLLE nous emmène en nous prenant délicatement la main, nous invite à interroger nos croyances, pour nous réinventer, et devenir sujet de notre propre existence, à la fois forte et fragile. Pour devenir une femme, juste au bon endroit.

*Même sous terre, tu ne te coucheras pas,
même sous terre, tu resteras debout comme Rosa
tu ne laisseras pas ta place, et tu refuseras qu'on te dise
celle que tu dois occuper.*

Tu seras une femme, ma fille.

GaËLLE RAUCHE est poétesse, slameuse, psychologue et guérisseuse. Elle écrit, elle clame, déclame, elle accompagne chacun(e) vers lui(elle) m'aime en France et à l'étranger, à travers les mots et une sensibilité à fleur de rimes. Elle est la première femme à remporter la coupe de France de Slam de Poésie en 2016.

